Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
77e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine :
ANONYME	**Collection B.D.I.C.** **Domaine public**
Référence :	Transcripteur :
Berger-Levrault, sd	**MF. R.** Date : **2017**

Ancestramil

Historique

du

77e Régiment d'Infanterie

Le 14 septembre 1919, le 77e régiment d'infanterie rentra à Cholet au milieu des acclamations de la population.
Après plus de quatre années de guerre et dix mois d'occupation en pays rhénan, la vie de garnison reprenait son cour normal et chacun se remettait à la tâche pour donner à 1a France une armée nouvelle digne de ses succès et de son rô1e dans le monde.
Les pages suivantes ont pour but de rappeler la part glorieuse prise par notre régiment à la guerre mondiale, et de suivre pas à pas nos étapes vers la victoire.
Les officiers et soldats qui serviront tour à tour sous les plis du drapeau du 77e, y trouveront le sujet d'un légitime orgueil d'appartenir à ce beau régiment, et puiseront dans cette lecture avec des sentiments d'admiration et de reconnaissance pour leurs aînés, une foi plus profonde et plus ardentes dans les hautes destinées de la patrie.

LA MOBILISATION
LE GRAND COURONNÉ - LA BELGIQUE

Dans le courant de juillet 1914, 1e régiment était au camp du Ruchard, lorsque soudain la situation diplomatique devint menaçante.
Le 77e regagna aussitôt sa garnison, et quelques jours plus tard on apprenait que l'Allemagne, refusant de s'interposer pour arrêter le conflit entre la Serbie, soutenue par la Russie, et l'Autriche, excitait cette dernière puissance en sous main, et rendait ainsi la guerre inévitable.
Les événement se précipitent. Le 1er août, le Kaiser déclare la guerre à la Russie et le 2 à la France.
Le sort en est jeté, la lutte qui doit mettre toute l'Europe en feu va commencer.
Le 4 août, au matin, on affiche dans toutes les communes l'ordre de mobilisation. Le soir de ce jour, une retraite militaire parcourt les rues de Cholet et s'arrête devant la sous-préfecture.
La foule et la troupe chantent la *Marseillaise* ; aux acclamations de tous, le colonel **LESTOQUOI** et le sous-préfet s'embrassent.
Le lendemain, les trois bataillons s'embarquent, le second emmenant vers des destinées glorieuses notre drapeau qui verra dans la suite quatre palmes et deux étoiles orner successivement la croix de guerre attachée à sa hampe, témoignage de l'héroïsme de ses sublimes défenseurs. Les wagons sont
couverts de fleurs, et c'est parmi les ovations d'une foule imposante que les Vendéens, Angevins, Poitevins et Bretons du 77e d'infanterie quittent leur chère garnison pour la base de concentration.

Le régiment débarque à Pont-Saint-Vincent, les 6 et 7 août, de là il gagne Nomeny par Nancy. Le 14, le 3e bataillon prend les avant-postes à Clémery où il relève des chasseurs. L'organisation du terrain comporte des tranchées que l'on recouvre pour se protéger non des obus mais de la pluie. On n'est pas en effet, à proximité immédiate de l'armée allemande ; seules des reconnaissances de cavalerie ennemie prennent le contact avec des patrouilles envoyées à environ 2 kilomètres de la ligne des petits postes. A Landremont, la 1ère section de mitrailleuses ouvre le feu sur le premier avion allemand apparu dans la région.
Mais à la suite de l'invasion de la Belgique par les armées allemandes, le régiment quitte le Grand Couronné, s'embarque à Nancy à destination de Sedan, le 19 août. Seule la 36e brigade a été dirigée sur la Belgique, l'attaque allemande déclenchée en Lorraine au moment où la division s'embarquait a obligé le maintien de la 35e dans cette région.
Le 20 août, on entre en Belgique, rendant les honneurs au drapeau belge du poste de douaniers. On cantonne sur les bords de la Semoy, rivière sinueuse aux versants abrupts et ombragés, presque partout elle peut se franchir à gué. L'accueil de la population à Halle et dans les villages voisins est enthousiaste, les habitants apportent aux soldats du café, des cigares, des cigarettes. Le 77e marche derrière le 135e sur Bièvre où ont lieu les premières escarmouches. Le 23, le 135e ayant appuyé vers l'ouest, le 3e bataillon du 77e se trouve en première ligne et prend contact avec l'ennemi. Le régiment tient les abords de Bellefontaine, creuse des tranchées dans les champs d'avoine sous le feu nourri de l'artillerie adverse. Le soir, l'ordre est donné au régiment de se replier: c'est le commencement d'une retraite pénible, entrecoupée de combats d'arrière-garde et d'arrêts. Le 77e traverse Charleville et Mézière, stationne deux jours près de ces villes, puis reprend sa marche en retraite vers l'ouest.
Le premier officier du régiment était tombé, le capitaine **GRAVIER**, à Bièvre.

LA RETRAITE (24 août-5 septembre). - Le mouvement de repli du régiment se fait dans le plus grand ordre et sans être d'ailleurs serré de près par les Allemands. Le 2e bataillon est la dernière troupe qui passe sur le pont de Marcq ; quelques minutes après son passage, le génie fait sauter cet ouvrage.
Le régiment est devenu flanc-garde d'armée avec une division de cavalerie, puis la marche continue sur Rethel et le 77e se trouve momentanément en réserve d'une division d'infanterie coloniale. Les hommes sont très fatigués, car depuis le 23 aucun n'a dormi ou presque, puis les étapes sont longues et dures, le ravitaillement est presque impossible. On se contente de manger des fruits, voire même des betteraves.
La bataille fait rage à notre gauche, le bruit des explosions et de la fusillade est très nettement perçu. Le 30 août, le 1er bataillon se trouve engagé à Faux (Ardennes), il tient une voie ferrée, balayée par les mitrailleuses, puis se porte sur un éperon, situé plus en avant, le Boche est contenu. Cependant le lieutenant **DEGUEN**, qui s'était avancé résolument à la tête de la 3e compagnie, tombe blessé et est fait prisonnier ; le capitaine **MICHEL** est également atteint ; dès lors le lieutenant **BAUDET- DESROCHES** prend le commandement de la 3e compagnie et le lieutenant **CAUTE** celui de la 4e

De son côté, le 2e bataillon, désigné comme arrière-garde, avait pris position sur la crête de « l'Arbre de la Foix », mais il n'eut pas à y combattre, l'ennemi se trouvant arrêté par nos tirs de 75 venant des batteries concentrées en avant du village de Thin-le-Moutier. Remplacé, il passe l'après- midi dans les marais au nord de cette localité. Puis la nuit venue, toutes les compagnies se portent en grand-garde à la lisière nord de la forêt de Hailly. Deux jours après, le 2e bataillon gagne de nouveaux emplacements, à cheval sur la route Givet-Orléans, en avant de Launois.

Le commandant **de BEAUFORT** est en tête ; le combat s'engage vers 8 heures le 29 août et dure jusqu'à 11 heures. Tous les hommes sont électrisés, ils veulent coûte que coûte arrêter l'ennemi. Celui-ci est en avant, à gauche, à droite, des balles arrivent même derrière. L'ordre de se replier arrive et le batai1lon traverse le vi1lage où il essuie des rafales de mitrailleuses, tirées des maisons dans lesquelles l'ennemi s'est infiltré. L'artillerie française tire sur Launois et arrive à diminuer l'intensité du feu des Allemands.
Des Boches costumés en civil se sont cachés et fusillent nos hommes à bout portant, mais une prompte intervention à la baïonnette en vient à bout. Le lieutenant **PINGUET**, de la 5e compagnie, est entouré à la sortie du village par un groupe d'Allemands, il se défend avec rage, combat au revolver et tombe blessé ; le soldat **MALARD** se porte à son secours pour le délivrer, ne peut y réussir et est atteint à son tour. Le capitaine **MAITREJEAN** est également fait prisonnier. Enfin le bataillon continue son mouvement rétrograde jusqu'à Alland'huy où il passe la nuit du 29 au 30.
Ici il convient de signaler un exploit d'un autre genre.
Le jeudi 3 septembre, avant de traverser Verzy, alors que le 77e se reposait dans les vignobles, un taube apparut tout à coup derrière une colline. De prime abord, les aviateurs n'aperçurent pas le régiment, ils s'avançaient confiants à une si faible hauteur que les hommes crurent à une panne de moteur. Cependant l'appareil se relevant brusquement, l'alerte fut donnée ; les coups de fusil partirent, une mitrailleuse entra en action. L'avion fut atteint et vint s'abattre 1 kilomètre plus loin. On relevait le pilote blessé, quant à l'observateur... il était criblé de balles !...

LA MARNE (5 septembre -13 septembre 1914)

MONDEMENT

La retraite a amené le régiment, à la fin d'août jusque dans les environs de La Fère-Champenoise, c'est là que lui parvient le fameux ordre général préparatoire à la bataille de la Marne qui s'engage. Les 6 et 7 septembre, le 77e livra de durs combats dans les marais de Saint-Gond et à Coizard. Le premier jour, vers 10 heures du matin, le 2e bataillon reçoit l'ordre de s'emparer du bois de Toulon au nord de Coizard-Joches. Il s'ébranle en formation largement ouverte et s'engage dans les marais où il est salué par de violentes rafales de 77 et de 105. Le commandant **DE BEAUFORT** et le capitaine **DE MONTESQUIEU** restent à cheval sous les obus, le chef de bataillon encourageant ses hommes ne cesse de crier : « En avant, les gars de l'Anjou !» La rivière du Moulin, les terrains marécageux obligent les compagnies à emprunter pendant quelque temps la route Baunes-Coizard. L'ennemi a vu notre mouvement et son feu redouble d'intensité ; la progression s'effectue par bonds en utilisant les arbres et couverts.
Le commandant **DE BEAUFORT** descend de cheval et reste sur la route ; il ne cesse de plaisanter, disant notamment à sa liaison : « N'ayez pas peur, les arbres vous protègent, si quelqu'un doit être tué, ce sera moi... je suis le plus gros ! »
Le bataillon arrive à Coizard ; des patrouilles fouillent le village, forçant l'ennemi, peu en force d'ailleurs, à l'évacuer. Au cours de cette action, deux hommes de la 6e compagnie se dévouent particulièrement : le caporal **FOURNEAU** et le soldat **THIELLEUX**. Les compagnies se trouvent maintenant dans la plaine, qui offre un aspect uniforme et nu ; seules, quelques gerbes de blé forment çà et là des couverts.
Le colonel arrive, met les officiers au courant de la situation. L'attaque doit être suspendue, et le bataillon va se replier sur Broussy. Le fourrier **RAIMBEAU** transmet cette décision du commandant à la 3e compagnie qui doit se trouver au bois de Toulon, mais quand il y parvient

il ne trouve personne. Cherchant aux alentours, il finit par d écouvrir le commandant **LIMAL**, lui donne connaissance de l'ordre dont il est porteur. **RAIMBEAU** se joint à un petit groupe qui quitte le dernier le bois de Toulon. Immédiatement derrière eux, les Allemands occupent la position évacuée. Les 7 et 8 septembre, le bataillon est en première ligne, au signal du Poirier avec la 6e compagnie détachée en avant de Saint-Prix, il subit un violent bombardement et a des pertes sérieuses. Relevé, le 8 au soir, avec son unité, le commandant **DE BEAUFORT** donne l'ordre au sergent **MOREL** d'aller avertir sa compagnie de ce retrait, mais l'ennemi s'infiltrait dans le ravin de Saint-Prix, il faut faire vite sans quoi la 6e compagnie risque d'être prise. La mission était difficile et périlleuse, Morel s'en acquitte parfaitement et réussit à ramener ses camarades au complet.
Le bataillon arrive à Saint-Loup dans la nuit et y prend un peu de repos.
Pendant ces deux premières journées de la bataille les 1er et 2e bataillons n'ont pas été engagés.

MONDEMENT. - Nous arrivons à cette journée du 9 septembre, où le régiment allait cueillir ses premiers lauriers à l'attaque fameuse du château de Mondement.
Mondement ! ce seul nom suffirait à immortaliser le 77e, car c'est un des épisodes les plus célèbres
et les plus glorieux de la bataille de la Marne.
Nos hommes ont passé la nuit et les premières heures du jour, le 9 septembre, en réserve dans le bois de Mondement, à la disposition du général **HUMBERT**.
La troupe se prépare à faire honneur au ravitaillement qui vient d'arriver après plusieurs journées de cruelles privations, lorsqu'à 9 heures du matin, les feux étant à peine allumés, le général **ÉON**, commandant la brigade, donne l'ordre de prendre les armes et de se porter en avant. Il faut boucler les sacs en toute hâte et renverser les marmites.
Le 1er bataillon prit la direction du village d'Allemant. La chaleur était accablante et les hommes fatigués. Après deux heures de marche environ, une nouvelle arrivait, apportée par un officier de cavalerie. Elle parut tout d'abord invraisemblable, parce que tellement imprévue, l'ennemi battait en retraite sur tout le front et il fallait se hâter de le poursuivre !
En un instant la fatigue est oubliée, et c'est avec un magnifique entrain et dans le plus grand ordre que le régiment gravit les pentes abruptes du village d'Allemant. Sous le fracas de quelques obus qui éclataient aux abords, il défila, superbe d'allure, devant le colonel **LESTOQUOI**.
Puis, toujours sans être bien renseigné sur la mission qui lui incombait, il continue sa marche en avant vers le château de Mondement.
La canonnade faisait rage de part et d'autre.
Arrivé à la lisière du bois, face à la cour d'honneur, on aperçoit nettement les bâtiments du château d'où partait une fusillade nourrie. Le commandant **DE MERLIS** donne l'ordre à la 3e compagnie d'occuper la lisière, à cheval sur la grande allée conduisant à Mondement ; les autres unités restent dans le bois à proximité ; le 2e bataillon à droite, le 3e en réserve.
Au premier rang, le colonel **LESTOQUOI** cherche à se rendre compte de la situation qui devient difficile, car le feu des mitrailleuses ennemies balaie les abords du bois. Le lieutenant **MARCHAND**, commandant la section de mitrailleuses du 3e bataillon, installée pour battre les murs du parc et les fenêtres du château, venait d'être grièvement blessé. C'est alors que, vers 14 heures, sans que l'on sache au juste qui lui en a donné l'ordre, un clairon sonne la charge. « Allons ! mes enfants », s'écrie le colonel. Le 1er bataillon tout entier, baïonnette au canon, s'élance au pas de charge sur le château et ses dépendances à gauche de la grande allée.
Sans attendre le choc, une partie des défenseurs détalent après avoir jeté leurs armes. On les apercevait à 150 mètres, descendant à toute allure la grande rue du village, poursuivis par nos

balles qui tuèrent bon nombre d'entre eux. A ce moment, quelques zouaves et tirailleurs, commandés par un officier se joignent au 1er bataillon.
L'affaire était loin d'être terminée, car le château restait toujours occupé, et ceux de ses défenseurs qui n'avaient pas été entraînés dans cette panique semblaient bien décidés à une énergique résistance. La fusillade ennemie devenait très meurtrière; c'est là que tomba le lieutenant **FLOQUET** de la 4e compagnie ; puis, au 2e bataillon, son héroïque commandant, le chef de bataillon **DE BEAUFORT** qui, debout, en képi rouge et en gants blancs, électrisait ses hommes par son allure si crâne.
Un certain flottement se produisit alors dans les rangs du 77e, qui se trouva ramené avec pertes à son point de départ. Néanmoins, l'on gardait l'impression bien nette que l'ennemi n'était pas en forces, et il ne fallait pas désespérer de le chasser de son repaire. Seulement, pour venir à bout de sa résistance, pour lutter efficacement et sans trop de pertes contre les défenseurs qui tiraient à coup sûr derrière les murs crénelés et le fenêtres du château, l'intervention de l'artillerie était indispensable.
Un officier de cavalerie, arrivé en liaison près du colonel, s'offrit à aller prévenir une batterie, et bientôt une pièce de 75 ouvrit à bout portant le feu sur le château, dont une partie s'écroula dans les flammes ; et une sonnerie allemande se fit entendre, qui semblait être celle de la retraite.
En attendant le signal de la reprise de l'attaque, la 1ère compagnie fut chargée de chercher la liaison avec le 2e bataillon, à droite.
Comme le 1er, il s'était heurté, l'après-midi, à l'obstacle infranchissable des murs crénelés et avait dû se replier avec des pertes sérieuses.
Enfin, à la tombée de la nuit, le bataillon **DE MERLIS** s'élançait de nouveau et enlevait le château de haute lutte, après avoir tué ses derniers occupants. Des patrouilles fouillèrent aussitôt les bâtiments et le parc ; puis, sous la pluie qui commençait à tomber et à la lueur de l'incendie, le 77e campa dans le village et autour du château.
Le général **ÉON** et le colonel **LESTOQUOI** s'installèrent dans celui-ci ; les meubles étaient brisés, les tableaux crevés. Un repas, destiné sans doute à un état-major allemand, était tout préparé dans la salle à manger quand nos officiers y pénétrèrent.
La fusillade et la canonnade s'étaient éteintes peu à peu, on n'entendait plus dans le silence de la nuit que les cris des blessés français et boches que les brancardiers et les hommes de bonne volonté étaient occupés à relever. Le lendemain, on découvrait une quantité énorme de cadavres dans les maisons, la rue principale et surtout au bas du village. Quelques Allemands qui s'étaient réfugiés dans les caves furent faits prisonniers ; l'on recueillit bon nombre d'équipements, de sacs garnis de linge neuf, de vivres, ainsi que des mitrailleuses.
Les morts reçurent une sépulture dans le cimetière de Mondement, et, dans la matinée du 10, la poursuite de l'ennemi commença. Le régiment passe par La Fère-Champenoise où, dans la soirée, le général **FOCH** venait s'installer avec son état-major.
Quelques jours plus tard, le 77e était cité à l'ordre de la VIème armée dans les termes suivants :

« Le 9 septembre 1914, envoyé à un moment critique pour reprendre le château et le village de Mondement, les a enlevés à l'ennemi par un assaut brillamment mené dont le résultat heureux a eu une influence des plus importantes sur le succès de la journée. »

LA POURSUITE - L'ARRET

Exaltés par le succès, nos bataillons poursuivent activement l'ennemi en retraite. La brigade

avait été rejointe par le 66e d'infanterie et les deux bataillons du 32e restés en Lorraine.
Le 3e bataillon du 77e marche vers la Marne par Écury-le-Repos ; pris sous le feu de l'artillerie allemande à Jâlons, il franchit la rivière à Condé-sur-Marne, après un arrêt de douze heures nécessité par la reconstruction du pont que les allemands avaient fait sauter en se retirant. Le mouvement se poursuit sur Sept-Saulx. Le régiment atteint sans combat les abords de Prosnes, où va commencer la guerre de positions.
L'ennemi réagit, attaques et contre-attaques se succèdent, les pertes sont sérieuses des deux côtés. Le bataillon **DE MERLIS** enlève alors la ferme de Moscou, et une attaque allemande très sérieuse est repoussée par le 2e bataillon que soutient la 3e compagnie. C'est au commandant **PEYRE**, successeur du commandant **DE BEAUFORT,** que revient l'honneur de ce succès. Cette période fut très dure, les soldats, difficilement ravitaillés avec des conserves et du pain parfois moisi, souffraient de l'entérite.
Le 77e reste dans cette région jusqu'au 3 octobre ; il prend ensuite les lignes en face de Thuizy, puis, relevé, s'embarque à Mourmelon, arrive à Bailleul le 20 octobre, et cantonne à Ypres.
La guerre de tranchées sera particulièrement pénible dans cette région, non seulement à cause des attaques continuelles des Boches, mais aussi par suite de la nature du sol et du climat humide des Flandres. C'est le combat continuel contre l'ennemi, la boue et la pluie ; période épique, lutte géante d'hommes obstinés, tenaces, en face de la supériorité matérielle de l'ennemi. Les Allemands feront un effort formidable, mais n'arriveront à réaliser aucun avantage appréciable.

LA BATAILLE DES FLANDRES

C'est le 24 octobre que le 77e est engagé dans la bataille de l'Yser. Il arrive pour soutenir les Anglais à Zonnebeke.
Le 29, l'infanterie française attaque ; le 3e bataillon réussit à progresser d'un kilomètre. Bien que les Allemands ne possèdent guère que de l'artillerie de campagne, l'absence de tout abri, sur un sol plat, rend la progression impossible sous le feu des fantassins embusqués et terrés. Mais le bataillon **DE MERLIS** conduit par le général de division **LEFEVRE** en personne avance sous un violent bombardement, enlève six pièces d'artillerie et parvient jusqu'au pied des crêtes de Passchendaele. Le général **ÉON** et son officier d'ordonnance, le capitaine **DE LA TAILLE,** sont blessés. Le colonel **LESTOQUOI** prend le commandement de la brigade et le commandant **BEAUMARD** revenu, celui du 77e.
La nuit est venue, les jours suivants se passent à fortifier la position et à repousser de petites attaques.
Le 12 novembre, une attaque allemande se produit, plus violente que les précédentes. La 11e compagnie subit des pertes très élevées ; elle est depuis une quinzaine de jours énergiquement commandée par le lieutenant **BIGNON**. Néanmoins, sous l'impulsion du choc, elle doit céder une partie de ses tranchées. La 9e compagnie exécute alors une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette et reprend une partie du terrain perdu.
L'ennemi sans cesse revient à la charge ; il faut plier, céder 200 à 300 mètres de terrain, se cramponner au sol et creuser de nouvelles tranchées.
L'hiver commence, la neige tombe, l'effectif des unités se réduit de plus en plus ; aux pertes subies par le feu s'ajoutent de nombreuses évacuations pour maladies et pieds gelés. Le 19 novembre, le régiment, relevé, quitte définitivement les environs de Zonnebeke.
Cependant, les poilus du 77e avaient tenu bon ; leur vigilance ne s'était pas ralentie. Jusqu'au 3

janvier, ils combattront héroïquement au bois d'Hooge, à Zillebeke ; on est à petite distance du Boche, parfois à quelques pas ; les balles et les grenades frappent sans arrêt. Hirsutes, loqueteux dans leurs uniformes bigarrés, les hommes reçoivent stoïquement la pluie, plus ou moins abrités sous leur toile de tente ; résignés, ils pataugent dans la boue. C'est dans cette période que l'on a pu le mieux apprécier les qualités d'endurance, de patience, de ténacité de nos soldats, toujours prêts à défendre héroïquement les tranchées confiées à leur courage.
Le 23 mars 1915, le 125e relève le régiment qui, à pied, se rend au repos dans la région de Doullens.

L'AFFAIRE DU 2 MAI 1915

Le 23 avril, le 2e bataillon est alerté et monte en camions autos pour se rendre à Ypres, où les Allemands viennent d'attaquer, employant pour la première fois les gaz. Il prend position en seconde ligne, le 30, le long de l'Yperlée ; puis, dans la nuit du 1er au 2 mai, relève un bataillon du 32e.
Cette opération était à peine terminée que les Boches attaquent les tranchées tenues par la 5e compagnie ; le combat s'y engage. L'ennemi lance des grenades auxquelles on ne peut lui opposer que des baïonnettes. Le Lieutenant **TIVIER** se voyant entouré, se défend à coups de revolver, abat les Allemands qui se trouvent devant lui, mais, une fois son barillet vide, reste à la merci de ses adversaires. L'explosion d'une grenade le tue net. L'ennemi jette son corps sur le parapet et, durant toute la journée, observe a l'abri de ce cadavre, pensant que les Français n'oseraient pas tirer sur le corps de leur chef. Erreur, plusieurs « feldgrau » tombent également à cet endroit.
Combien de traits d'héroïsme individuels pourrions-nous relever à propos de ces farouches corps à corps !
Le soldat **POTARD**, de la 7e compagnie, fait la liaison par dessus le parapet pour transmettre les ordres le plus rapidement ; chaque fois, il revient indemne; on le proposera dans la suite pour la Médaille militaire. Le soldat **BODIN**, de la 8e agit de même ; il est grièvement blessé et meurt après dix heures de souffrances.
Le médecin de bataillon **CARREAU** vient lui-même en première ligne soigner les blessés sur le terrain et stimule tous les brancardiers par son exemple. Les lieutenants **DE CHERAU** et **DE SAINT-POL** sont blessés au cours de cette attaque, et n'acceptent d'être évacués qu'après avoir donné tous les renseignements nécessaires à leurs successeurs.
Vers 2 heures de l'après-midi, un fort mouvement de troupe est observé dans les tranchées adverses par l'adjudant **SERVES**, qui alerte ses hommes et demande par fusée le tir de barrage. L'ennemi, qui essayait de progresser en utilisant comme couvert une haie, s'arrête net sous le feu combiné de l'artillerie et de notre infanterie. Les Allemands comptent de nombreux morts.
Le 5 mai, le régiment est transporté en Artois. Il va participer à la première grande offensive française depuis le début de la guerre de tranchées. Le 9, vers 4 heures de l'après-midi, le 2e bataillon est alerté. Il va bivouaquer dans le bois des Alleux, près de Saint-Éloi, venant du Grand- Rullecourt où il avait goûté quelques jours de repos. Le 11, vers 2 heures du matin, il est appelé à venir en soutien du 219e d'infanterie qui attaque Neuville-Saint-Vaast. Cette avance se fait sous un violent tir de barrage, jusque dans les fossés de la route de Béthune, la droite se trouvant environ à 100 mètres au nord de La Targette.
L'attaque s'est stabilisée, le bataillon prend alors les premières lignes à la cote 123 ; la nuit toutes les compagnies détachent des hommes qui travaillent à l'établissement de parallèles de départ. Ce travail est couvert par des patrouilles, qui parfois approchent très près des lignes ennemies.

Les jours suivants ne sont marqués par aucun fait saillant.
Le 27 mai, l'ennemi bombarde violemment pendant plusieurs heures les tranchées tenues par la 5e compagnie. Celle-ci subit des pertes élevées, mais pas un homme n'abandonne son poste. Le sous- lieutenant **DE LA PERRAUDIERE** est tué alors qu'il exécutait une ronde.

ATTAQUES DES 16 JUIN ET 25 SEPTEMBRE

Le 16 juin, le régiment doit attaquer la cote 140, le bois et la ferme de la Folie ; il est disposé en quatre vagues de trois compagnies chacune, les bataillons fournissant une compagnie pour chaque vague. L'assaut est donné. Seules les trois premières s'élancent et trouvent bientôt devant elles des fils de fer barbelés incomplètement détruits ; dans certains endroits même, ils sont intacts.
Les trois vagues s'arrêtent au bord de cet obstacle et engagent le feu avec l'ennemi. A la 7e compagnie, le lieutenant **MOUTON** et l'adjudant **DALUIN** réussissent à prendre pied dans un petit poste allemand et à s'y maintenir toute la journée. L'officier est tué, victime de son audace et de sa témérité. Son corps est ramené le soir par le soldat **MOULIN**. L'adjudant réussit à rejoindre nos lignes à la faveur de la nuit. Pendant cette attaque, tout le monde s'est admirablement comporté. Le lieutenant **BELLANGER**, commandant la 5e compagnie, fut tué en arrivant sur les fils de fer ; le sous-lieutenant **BREGEON**, l'ayant remplacé, rétablit l'ordre et réussit à maintenir ses hommes sur place. L'aspirant **COUTURE** passe toute la journée avec sa section, couché au milieu d'un champ de betteraves. Le moindre mouvement fait par eux était le signal d'une violente fusillade.
Le capitaine **d'YTURBIDE**, commandant la 7e compagnie est grièvement blessé, puis ramené le soir par le soldat **FAUVETTE** ; il obtint la citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Officier d'une grande bravoure et d'une énergie peu commune, s'est encore distingué d'une façon toute spéciale au cours de l'attaque du 16 juin 1915, au cours de laquelle il a été blessé.»

La quatrième vague, non encore engagée jusque-là, est venue occuper la parallèle de départ ; elle y subit un bombardement intense par torpilles durant toute la journée. Dans la nuit du 16 au 17, le 2e bataillon est relevé et va au repos à Capelle-Fermont. Quelques jours plus tard, il reprend les lignes à la cote 103 jusqu'au 30 juin, date à laquelle on dirige le régiment sur la Somme, où il jouit d'une période de détente assez longue jusque vers le 10 septembre.
A ce moment, une nouvelle offensive se prépare, Le 77e reçoit la mission d'établir des parallèles de départ et de construire des boyaux. Au cours de cette période deux patrouilles, commandées, l'une par les sous-officiers **RAQUENAUD** et **CADET** (6e compagnie), l'autre par l'adjudant **MATHIEU** (8e compagnie), apportent de précieux renseignements sur l'état des réseaux allemands. Restés pendant deux heures entre les lignes, ces braves ont pu constater qu'il y a quelques brèches de faites, mais que celles-ci ne dépassent pas 5 à 6 mètres de largeur.

Le 25 SEPTEMBRE. - Le 135e R. I. doit attaquer pour faire une diversion, l'action principale se produisant au nord d'Arras.
Le 77e est en seconde ligne.

La tentative du 135e échoue sur les fils de fer ennemis qui ne sont pas plus entamés par notre artillerie que sur le reste du front d'Artois. Le commandement juge inutile d'engager plus de

monde sur ce point, car le résultat ne compenserait pas les pertes.
Cependant, nous voyons ici encore le 2e bataillon à l'ouvrage, ayant eu mission de suivre en seconde vague des éléments du 135e. A midi, la 8e compagnie s'ébranle sous le commandement du lieutenant **GERMAIN**, secondé par les sous-lieutenants **DUPLAN, DUCOIN, MORISSET**, les adjudants **RAIMBEAU** et **SERVES**. Dès le départ, les Boches tirent sur eux sans arrêt. L'avance continue quand même jusqu'aux réseaux, où elle trouve le 135e qui ne peut progresser devant cet obstacle de 40 mètres de profondeur. Impossible d'aller plus loin ; la 8e compagnie s'installe dans un chemin creux et organise cette position : un homme travaille, un autre surveille et tire.
Au cours de l'action, le sous-lieutenant **MORISSET** a été grièvement blessé dans les reins, alors qu'en tête de sa section il donnait le plus bel exemple d'audace à ses hommes.
Le 27, le bataillon est relevé et va embarquer à Mouchy ; il descend à Barlin. Vers le 15-16 octobre, il prend les lignes à Loos et garde ce secteur jusqu'au 1er janvier 1916.
Le 26 octobre, le bataillon se rendait au repos pour quinze jours à Fiefs. Le 10 novembre, il revint aux Brebis en réserve.
Le 17, il est en première ligne, en liaison à gauche avec les Anglais, à droite avec le 152e R.I. Enfin, le 3 janvier, après les alternatives de séjours aux tranchées et de quelques jours de repos, le secteur est définitivement passé aux Anglais.
Les pertes du régiment furent faibles, mais il eut à déplorer la mort du colonel **DE BEAUPUIS,** tué dans un boyau en revenant d'une inspection de première ligne. Le commandant **BEAUMARD** fut blessé près de lui.
Durant toute cette période, on travaille activement à l'organisation d'un système de tranchées, on exécute de fréquentes patrouilles puis vient ensuite un stage au camp de Noyelles-en-Chaussée.

1916

Le 20 février 1916, retour en ligne au bois en Hache (près d'Aix-Noulette). Secteur assez calme, mais en revanche on patauge dans un véritable marais, infecté de cadavres. A cet endroit reposent de nombreux morts des attaques du plateau de Notre-Dame-de-Lorette. Il est impossible de travailler, l'eau faisant ébouler les tranchées et boyaux construits la nuit précédente ; le sol, à peine effleuré, met à découvert les glorieux restes de nos fantassins.
Le sous-lieutenant **DUPLAN** est grièvement blessé, le 6 mars, par un obus, en faisant une ronde dans la tranchée. Le médecin aide-major **CARREAU**, averti par téléphone, accourt immédiatement à travers la plaine apporter ses soins à son camarade. Mais le malheureux officier ne tarde pas à succomber à ses blessures à l'hôpital d'Houdain. M **DUPLAN** était âgé de plus de quarante ans ; engagé volontaire pour la durée de la guerre, il avait demandé à passer dans l'infanterie ; il laissa de vifs regrets dans sa compagnie.
Le médecin **CARREAU** agit le lendemain de la même façon, lorsqu'il fut informé de la blessure grave d'un homme de 8e compagnie.
Pendant que le régiment était au bois en Hache, le 3e bataillon fut mis à la disposition de la division marocaine en vue d'une attaque. Il resta en réserve et n'intervint pas, se contentant d'exécuter des travaux d'organisation dans la région de Loos ; puis il passa quatre jours au repos aux Brebis (entre Grenay et Mazingarbe) et reprit les tranchées dans un secteur des plus fangeux ; les évacuations pour gelures furent nombreuses à ce bataillon, et l'assainissement du terrain des plus pénibles.

Le 77e s'achemine par étapes vers le grand repos. Il traverse Saint-Pol, Le Parcq, séjourne à Merlimont, près de Berck ; puis à Verton, où il stationne jusqu'au 31 janvier. C'est la proximité immédiate de la mer ; les hommes vont se délasser sur les plages voisines où ils oublient les fatigues et les souffrances des mois précédents.
Mais, pendant ce temps, les nuages se sont amoncelés sur la Meuse ; l'orage commence à y gronder. On se bat furieusement à Verdun, où les divisions s'usent et fondent rapidement. Il faut leur prêter main-forte, et la 18e division, reposée, va se diriger vers ce théâtre des opérations.

VERDUN

(13 avril - 11 mai 1916)

Au début d'avril, le régiment s'embarque à Breteuil, dans l'Oise, et prend contact avec l'Argonne à Valmy. Il cantonne à Civry-sur-Ante, Vaubécourt, Charmontois-l'Abbé.
Après un séjour d'une huitaine de jours dans ces différentes localités, on gagne le secteur de Verdun. Le 22, le 77e occupe Jubécourt, où il reste jusqu'au 28, pour permettre aux officiers de faire les reconnaissances préalables de ce champ de bataille accidenté et déjà si dévasté. Le bombardement par les obus de gros calibre est général et constant. En première ligne de vagues tranchées, une situation mal définie, les sections disposées dans les trous d'obus, peu ou mal orientées, sans liaison ni avec leurs voisins ni avec l'arrière.
Le 3e bataillon monte en ligne à la cote 287 (3 kilomètres nord-ouest d'Esnes), à cheval sur la route Esnes-Malancourt. Deux compagnies sont en avant, la 9e à droite, la 11e à gauche. Les hommes restent pendant cinq jours sous le feu de violents bombardements sur zones et de tirs de destruction. Les Allemands n'exécutent pas d'attaques, mais tentent sans succès plusieurs reconnaissances arrêtées par nos feux. Le ravitaillement est des plus difficiles en raison de l'éloignement forcé des cuisines et du bombardement constant des pistes. Dans cet enfer, les hommes préférèrent ne pas manger que de risquer leur vie pour aller chercher les vivres. Seuls la « gnôle » et le « pinard », ces deux réconfortants des moments critiques, valent la peine que quelques-uns d'entre eux sortent de leurs trous pour faire la corvée. Les pertes sont sensibles.
Le 1er mai, c'est le 2e bataillon qui monte en première ligne sur les pentes occidentales de la cote 304; il a trois compagnies en avant, les 5e, 6e et 8e . Cette dernière est à gauche et s'appuie à la lisière est du bois d'Avocourt. Même intensité de bombardement que pour leurs camarades du 3e bataillon. Des patrouilles sont envoyées pour obtenir quelques renseignements sur l'emplacement et les intentions de l'ennemi, L'adjudant **CHALLONI** se heurte à des travailleurs allemands dans le ravin des Saules; il réussit à faire un prisonnier qui fait connaître la préparation d'une grosse attaque sur la cote 304. Le bataillon est ramené, le 4 mai, en réserve et le 3e est relevé par le 32e d'infanterie. Alerte peu de temps après. La 10e compagnie a été mise à la disposition du 68e R.I. ; elle exécute une reconnaissance et capture quelques prisonniers. Le 5, elle prend part à une attaque avec le même régiment et se porte vigoureusement de l'avant. Toutefois, le tir des mitrailleuses allemandes la cloue sur place. C'est alors que, vers midi, le 90e R.I vient renforcer cette petite unité, qui appuie vers la gauche pour rétablir la liaison.
Le mouvement de translation s'exécute sous un bombardement terrible qui tue le capitaine **DELAITRE**, l'adjudant **POLEON** et met 40 hommes hors de combat.
Dans la nuit du 4 au 5, la 11e compagnie et la 12e sont portées en première ligne, à la cote 304. La 9e est placée en soutien au sud de cette cote. Toute la journée, les obus de tous calibres pleuvent sur nos hommes ; c'est une préparation d'attaque qui se déclenche vers 17 heures.
Elle échoue sous les feux du 3e bataillon, qui a réussi à établir la liaison entre la 17eet la

18e division.
Le 6 mai, la 9e compagnie, fort éprouvée et qui a perdu le lieutenant **BIETRIX**, rejoint, en réserve, les abris de Pommerieu. Le 7, elle se porte en soutien le long de la route Esnes-Avocourt, où elle est rejointe par le reste du bataillon.
Enfin, le 10, on regagne Favry et l'on bivouaque au bois Saint-Pierre, tandis que la 9e compagnie remonte vers 16 heures à la cote 304. Le capitaine **GERMAIN** y trouve la mort. Sans avoir à intervenir, cette unité rejoint le 3e bataillon qui va s'embarquer en camions à Blercourt.
Le 77e n'a fait à Verdun pendant cette période qu'un court séjour, mais il a subi des pertes considérables. La satisfaction est légitime de n'avoir pas perdu un pouce de terrain devant les furieux assauts de l'ennemi. L'état sanitaire compromis par l'insuffisance de nourriture, la mauvaise qualité du peu d'eau que l'on a réussi à se procurer, la tension nerveuse extrême, le manque complet de sommeil ne permettront pas de faire remonter la division en ligne.
Au cours de ce séjour dans ce terrible secteur, la 10e compagnie a gagné une citation à l'ordre du corps d'armée, avec le motif suivant :

« Sous le commandement énergique de son chef, le capitaine DELAITRE, mise le 4 mai 1916, au soir, à la disposition du lieutenant-colonel commandant le 68e R.I., au cours d'un bombardement d'une violence extrême, elle exécute aussitôt avec succès une reconnaissance offensive en vue de reprendre le contact de l'ennemi ; puis, le 5 au matin, elle participe, pleine d'entrain et de vigueur, à une contre-attaque contre les tranchées momentanément tombées aux mains de l'ennemi. »

Les 9e, 11e et 12e compagnies sont également comprises dans la citation du corps d'armée accordée au 3e bataillon :

« Au cours de la bataille de Verdun, désigné, en pleine nuit pour porter secours à une unité voisine, a établi, dans la nuit du 4 au 5 mai 1916, grâce aux habiles dispositions de son chef, le commandant MORAND, la liaison compromise entre les deux divisions du C.A. Il a permis ainsi au colonel du 68ème de lancer la contre-attaque vigoureuse qui a rétabli la situation, qu'il a contribué brillamment à maintenir dans la suite par son admirable tenue sous les bombardements les plus violents. »

SECTEUR DE CHAMPAGNE

Un peu de repos avant de reprendre contact avec le boche ! Le 12 mai 1916, le batai1lon **MORAND** cantonne a L'Isle-en-Rigault, où il reste jusqu'au 18. C'est une période de délassement bien gagné et indispensable pour reconstituer le régiment décimé.
Le 29 mai, le régiment s'embarque en chemin de fer à Revigny pour aller séjourner dans le département de la Marne, à Vitry-la-Ville et Saint-Germain-la-Ville.
La 18e D.I. va tenir la région de la Butte de Souain. Les lignes y seront organisées d'une façon très complète. Ce ne sont que carrefours, écriteaux indicateurs, voies de 60 centimètres allant jusqu'aux P.C. de bataillon de première ligne. Les cuisines roulantes sont aux abords des compagnies de soutien, en avant du « Cameroun ». Les territoriaux entretiennent, dans cette position de soutien, des jardins où poussent d'abondantes salades. Dans les abris, les hommes trouvent le confort et pour la première fois en secteur, se reposent sur des couchettes. Les instincts artistiques peuvent aussi se satisfaire : à la manière de nos ancêtre préhistoriques, les

hommes taillent de images dans les parois de leurs cavernes.
Les quatre régiments de la division sont accolés ayant chacun en ligne deux bataillons et le troisième en réserve. La distance entre les tranchées amies et ennemies varie de 150 à 250 mètres. Les réseaux sont en bon état et enveloppent les îlots dans lesquels est organisée la résistance.
Pour le bataillon de réserve du 77e, c'est au camp 4/5 qu'il va se reposer, sur la route de Souain à Tahure, dans des baraques abritées au milieu d'un bois, à environ 6 kilomètres du front, Peu de temps après son installation dans ce coin paisible, le régiment entreprend une série de coups de main, pour se maintenir en forme. A cet effet, l'artillerie prépare quelques brèches dans les réseaux allemands, dont on s'efforçait d'empêcher l'obstruction et la remise en état par des tirs de mitrailleuses exécutés la nuit. Le commandement a décidé de lancer une attaque par gaz ; on procède à l'installation des appareils. Pendant un mois, on attend un vent favorable. Ce délai permet malheureusement aux Boches d'être avertis des préparatifs ; aussi, dès le début de l'attaque, l'artillerie ennemie déclenche son barrage sur nos tranchées, et l'opération échoue.
Pendant cette période en Champagne, on créa les dépôts divisionnaires, qui furent formés par les quatrièmes compagnies de chaque bataillon.
Le régiment fut relevé vers le 1er septembre et transporté en camions dans la région d'Arcis-sur-Aube.

LA SOMME

I. SÉJOUR PRÉLIMINAIRE AU CAMP DE MAILLY (septembre 1916).- L'offensive franco-anglaise a été déclenchée dans la Somme. Il s'agit de relever les corps d'armée engagés dans la lutte d'où la nécessité de remettre en main les divisions et de les préparer à la bataille. La 18e va s'entraîner au camp de Mailly.
Les bataillons exécutent, dans de nombreux exercices de combat, la progression sous la protection du « barrage roulant », l'enlèvement d'objectifs successifs, et apprennent l'usage d'une arme nouvelle: le fusil-mitrailleur.
Le régiment prend part à des manœuvres de division, exécutées sous la direction du général **LEFEVRE**, entre la ferme de Laval-le-Comte et les Fénus.
Brusquement, l'instruction est arrêtée. L'on s'embarque le 21 septembre dans l'Aube, à Chassericourt, pour descendre dans l'Oise, à Grandvillers.

II. LE 77e DANS L'OFFENSIVE DE LA SOMME. - Jusqu'ici le 77e ne connaissait cette partie du front que pour y avoir goûté un peu de repos; cette fois il va y vivre quelques-unes des heures les plus dures de la guerre.
Le 25 septembre, il se rend en une seule étape jusqu'à Croixrault, à 2 kilomètres au nord de Poix, et l'on y séjourne jusqu'au 5 octobre. Ces quelques jours sont encore consacrés à l'instruction. On se hâte de dresser les fusi1iers-mitrai1leurs, les équipes étant à peine familiarisées avec la nouvelle arme qu'elles viennent de recevoir. Le 5 octobre, le régiment est transporté en camions au camp de Bronfay, 3 kilomètres au nord de Bray-sur-Somme, où il est maintenu en réserve. Ses bataillons sont séparés.
Le 6, le 3e bataillon se trouve près de Maurepas ; le 8 au bois de Leuze ; puis gagne les tranchées de seconde ligne au nord-est de Combles, et glisse un peu plus au nord entre le 1er bataillon, à droite, et le 66e d'infanterie à gauche. La mission est de gagner du terrain en même temps que les Anglais et d'atteindre comme premier objectif la route de Sailly-Saillissel au Transloy.
Venu du camp de Méricourt où il était en réserve, le 1er bataillon montait, le 7, à la halte de Maurepas, et dans la nuit suivante en première ligne devant Saillisel, sous le commandement du chef de bataillon **DE MONTLUC.**

Enfin, le 2e bataillon, après s'être trouvé en avant de Hardecourt, vers le 6 octobre, fut placé dans une ancienne tranchée allemande, nommée tranchée de Falfemont.
Le 12 octobre, la 5e compagnie monte en première ligne remplacer une compagnie du 1er bataillon, tandis que les 6e et 7e restent en soutien sur la ligne Frégicourt, en avant de Combles.
Le 18, cette unité reçoit l'ordre d'attaquer; l'ennemi a dispersé son monde, pourvu de mitrailleuses, dans des trous d'obus, et notre artillerie ne peut atteindre les groupes par suite de leur proximité avec nos lignes. Il est également difficile de lancer avec succès des grenades à main ou à fusil.
Le lieutenant **BREGEON** part en tête de sa compagnie, progresse de 50 à 100 mètres et est arrêté. Il reste sur place et ne se replie que le soir. L'aspirant **JANSON**, blessé au début de l'action, est tué dans la soirée, ainsi que le sous-lieutenant **COUBRAY**. Trouvent également la mort les caporaux **PASCAUD** et **BEYSSAC**. Le soldat **MORONI** se fit remarquer par sa bravoure. Parti un des premiers à l'assaut, il s'arrêtait de temps à autre pour prendre des photographies. Debout, mettant son appareil au point, il fit preuve d'une crânerie originale.
Le 18, dans l'après-midi, la 6e compagnie fournissait un peloton à la disposition du 3e bataillon. L'adjudant **BRANCHEREAU**, qui en a le commandement, emmène sa troupe sous les tirs de barrage, dans un ordre parfait.
Dans la soirée, ce peloton et la 7e compagnie tout entière montent en ligne. Chacun se prépare à attaquer le lendemain matin, dès l'aube. C'est le lieutenant **de BONNEVILLE** qui donne l'ordre « en avant ». Il est secondé par le sous-lieutenant **LAILLER**, qui s'élance, mais ne réussit à progresser que de quelques mètres, L'adjudant **BROQUET** (6e compagnie) est tué au moment où, à travers la plaine, il cherchait à rejoindre son commandant de compagnie pour lui apporter des renseignements.
Au 1er bataillon que nous avons laissé à Saillisel, dès son arrivée en ligne, le bombardement ennemi se fait des plus intenses. Le P.C. et le P.S. se trouvaient dans un abri creusé au flanc d'une carrière, près du bois Tripot. Les obus allemands se donnaient rendez-vous dans le coin et tombaient dru sur l'abri du commandant et de son adjudant-major, le capitaine **BAUDET-DESROCHES.** Le 10 au matin, parut soudain un coureur qui a traversé ce feu terrible et tombe évanoui en remettant son pli ; le message annonçait que l'ennemi attaquait les éléments placés à la droite du bataillon de **MONTLUC**. Tandis que le capitaine sort pour aller prévenir les agents de liaison, installés dans un abri voisin, le bombardement devient tellement précis que l'entrée du P.C. s'éboule et que le chef de bataillon se trouve emmuré. On le dégage malgré les obus qui tombent toujours. Quelques minutes plus tard, en se portant à son poste de combat, le commandant de **MONTLUC** est blessé d'un éclat d'obus.
Le 17 octobre, le capitaine **MICHEL** tombait au champ d'honneur. Quelques jours plus tard, le capitaine **BAUDET-DESROCHES,** qui avait pris le commandement du bataillon, reçut une balle qui traversa son casque et lui laboura le crâne, alors qu'il allait se rendre compte par lui-même de ce que devenait une compagnie n'ayant plus d'officiers. Le même jour, le sous-lieutenant **MERCIER** est tué. Au cours d'une de ces attaques dont nous avons parlé plus haut, l'adjudant **DAUVET** réussit avec quelques hommes résolus à atteindre les abords immédiats d'un nid de mitrailleuses ; se trouvant immobilisé, il ne put rejoindre qu'à la nuit les débris de son unité.
Le 12 octobre, la 3e compagnie de mitrailleuses avait été désignée pour soutenir une attaque du 135e R.I. sur Sailly-Saillisel. Sa belle conduite lui valut quelque temps après la citation suivante à l'ordre de la division :

« Sous le commandement de son chef, le capitaine HAMON, a étayé à droite l'attaque du 135e R. I., le 12 octobre 1916. Est allée prendre ses emplacements de combat, sous un tir de barrage

effroyable, comme au terrain d'exercice et a donné ainsi un bel exemple de cohésion et de solidarité sous le feu. A eu 3 pièces écrasées par les obus ennemis et 40 hommes hors de combat. »

Quelques jours plus tard, le 77e va au repos à Aubigny où il se réorganise et reçoit du renfort. Le colonel **MAILLARD** succède à la tête du régiment au colonel **LARGILLIER**, blessé le 17 octobre. Le 23 octobre, la 18e division va occuper et aménage le secteur de Bouchavesnes ; il s'agit d'organiser le terrain conquis, tâche ingrate sur un terrain bouleversé par les obus et complètement détrempé par la pluie.
Les tranchées de première ligne sont en partie inexistantes ou en tous cas inoccupables en raison de la boue liquide qui les envahit complètement. Les boyaux sont inutilisables. Chacun préfère de jour risquer une balle que de patauger dans un semblable bourbier. En arrière, grâce à un travail opiniâtre, on a réussi à créer quelques rares tranchées de caillebotis ; les parois sont revêtues de claies maintenues par des fascines pour résister à la poussée formidable des terres. A Bouchavesnes nos mitrailleuses inaugurèrent l'usage, courant dans la suite, du tir indirect. Puis le canon de 37 exécute son premier tir sous le commandement du lieutenant **d'ÉLOY**.
Dans la nuit du 17 au 18 janvier 1917, le 77e est relevé par un régiment de la Garde écossaise. Malgré le peu de précautions, prises par nos alliés, pour exécuter cette opération, tout se passa sans incident.
A cette date, le commandant **BÉZIERS-LAFOSSE** prit le commandement du 1er bataillon. Les pauvres poilus ont un aspect lamentable, ce ne sont plus que des blocs de boue ambulants. Il faudra plusieurs jours et aussi de nombreuses distributions d'effets pour modifier l'aspect de la troupe. Tandis que les autres bataillons sont transportés en camions, le 3e s'achemine à pied vers de nouveaux cantonnements. La température s'est abaissée ; le sol est couvert de neige rendant la marche pénible surtout pour les voitures.

FIN D'HIVER DANS LES CAMPS DE CHAMPAGNE

Le 3 février 1917, après deux étapes pénibles, le régiment s'embarque à Leuilly par une température de 18° au-dessous de zéro ! Le pinard était gelé !... c'est tout dire ! Débarquement dans la Marne à Cuperly pour aller cantonner à Saint-Etienne-au-Temple, village en partie détruit par les Allemands au cours de leur retraite et situé à 20 kilomètres des lignes que le 77e avait défendues pendant l'été de l'année précédente.
On reprend l'instruction.
Le froid est intense et le bois fait défaut. Aussi les hommes se résignent à faire, la nuit, du pas gymnastique dans la rue pour se réchauffer. Par bonheur, la température devient peu à peu plus clémente et l'on part pour les baraquements du camp Berthelot ou des corvées sont organisées pour exécuter les travaux à cheval sur la route de Mourmelon-le-Grand à Auberive. C'est là que le 77e prend contact avec la division russe qui tient le secteur.
Des reconnaissances sont faites dans la région de Prosnes.
Le 3 mars, le régiment quitte le camp Berthelot pour celui de Mailly par Condé-sur-Marne, Aubray et Soudron.
Il est de nouveau question d'une offensive, une armée d'exploitation est organisée. Le 9e corps en fait partie. Le général **NIESSEL** va donner une impulsion énergique à l'instruction. Exercices de cadres et manœuvres avec la troupe se succèdent sans répit. On oriente nettement les combattants vers l'idée d'offensive en insistant sur la liaison des différentes armes, la

manœuvre et le maintien du contact avec l'ennemi.
Ce séjour dure jusqu'au 7 avril.
Le 8, la division reprend en une seule colonne sa marche vers le nord. La date fixée pour la grande attaque approche.

L'OFFENSIVE D'AVRIL 1917

Le 10 avril, cette imposante colonne fait une courte étape. Le 12, un nouveau bond en avant est ordonné Et le régiment va cantonner dans les baraquements de Ville-en-Tardenois. La concentration commence. Le général **NIVELLE** généralissime, lance son bref ordre du jour : « L'heure est venue, courage et confiance ! » Tout le monde doit participer au succès de la grande offensive. La direction générale, indiquée pour le corps d'armée, est : Pontavert-camp de Sissonne.
Le 15, la marche est reprise vers des destinées inconnues. L'on passe par Sévigny-sur-Ardre. Le régiment traverse le lendemain Jonchery, Breuil-sur-Vesle et Romain, puis va s'installer derrière la crête de la ferme du Faîte, au nord de Ventelay, attendant que l'attaque ait suffisamment progressé pour franchir l'Aisne. Les reconnaissances sont envoyées jusqu'aux points de passage ; une partie du 66e franchit même la rivière.
Tous les débris de la bataille encombrent un sol bouleversé, les abris bétonnés très profonds créés par les Allemands ont été défoncés par nos gros obus. Partout on trébuche sur les cadavres. Au bord de la Miette, gisent des tanks français démolis.
Dans sa fuite l'ennemi avait laissé çà et là d'abondantes réserves de munitions et de provisions ; l'on s'installe dans les refuges que notre bombardement a à peu près épargnés. Le 1er bataillon est alerté par une contre-attaque et subit des pertes sous un violent tir de barrage.
Tout allait bien jusque-là lorsque l'on apprit que le succès de l'attaque était insuffisant. Les éléments du 66e repassèrent l'Aisne et les trois régiments de la division furent déplacés vers l'est.
Le 17, par Roucy et Bouffignereux, le régiment se porte au bois des Grandes-Loges où il s'installe au bivouac au sud de Gernicourt. La reconnaissance des cheminements est faite dans cette direction et dans celle de Berry-au-Bac.
Le 20, à minuit, le 3e bataillon est alerté. A 1 heure du matin, il se met en route derrière le 66e. Mais, en raison de l'encombrement d'une route complètement défoncée, la marche s'exécute péniblement en colonne par deux, puis par un. C'est à peine si l'on peut faire 1 kilomètre à l'heure. Le régiment passe a Châlons-le-Vergeur, Roucy et Cuiry-les-Chaudardes, où il franchit l'Aisne.
On s'établit au bivouac dans le bois des Couleuvres.
Serait-ce la reprise de la marche en avant ? Tous l'espèrent car l'orientation est la même qu'au début de la bataille. Le 77e est en formation serrée pour se masquer des vues des avions boches dans un bois dont, les arbres n'ont pas encore toutes leurs feuilles. On creuse des tranchées, car l'artillerie ennemie pourrait faire beaucoup de mal à ce rassemblement imposant.
Décidément, l'offensive paraît manquée.
La division, fatiguée par ces marches pénibles, est reportée vers l'arrière. Elle quitte le bivouac à minuit dans la nuit du 21 au 22 avril, saluée au moment de le quitter par des salves d'artillerie qui blessent plusieurs hommes.
Le régiment franchit l'Aisne à Chaudardes et regagne la Ferme du Faîte, d'où il se rend au repos à Courville. C'est une courte période d'exercice et de préparation d'attaque de la division sur

les Courtines en face de Corbeny. Les plans d'attaque sont étudiés et rédigés. Chaque bataillon a reçu son secteur d'attaque et sa mission.

CHEVREUX

(Mai 1917.)

I. LA PRÉPARATION. - Après les reconnaissances préliminaires, effectuées dans le secteur tenu par le 66e vers la ferme du Temple, le 3e bataillon du 77e se dirige finalement dans la partie gauche du secteur de la division. Le 11 mai, il relève le bataillon **HERMENT** du 32e au bastion de Chevreux. Ce bataillon a fait une attaque dans ce secteur et a échoué.
Déjà aussi à plusieurs reprises les chasseurs à pied qui avaient précédé la 18e division dans ce secteur avaient fait de vaines tentatives pour enlever la position ennemie.
Une nouvelle préparation d arti1lene, des plus sérieuses, devenait nécessaire ainsi que la création des parallèles de départ et la rédaction d'un nouveau plan d'attaque.
Le 14, le général commandant le corps d'armée prescrit une permutation de secteur entre les 1er et 3e bataillons, on revient de ce fait au dispositif préalablement arrêté. Dans la nuit suivante, le 3e se porte en seconde ligne, relevé par le 1er, et le lendemain entre dans son secteur d'attaque où il relève le 2e bataillon du 66e R. I.
Les trois unités du 77e sont en première ligne : 1er bataillon à gauche ; 2e à droite ; 3e au centre en face des Courtines. Les deux autres régiments avaient attaqué les jours précédents, c'était notre tour.
L'organisation est moins que confortable car les tranchées ne sont que des parallèles de départ, étroites, peu profondes, rectilignes, sans pare-éclats ni abris. La ligne boche est à 150 mètres environ, dominant notre position, mais heureusement pilonnée par notre artillerie lourde.
Une fois la reconnaissance faite, le commandement juge utile de ramener tout le monde à l'abri des obus pendant quarante-huit heures. Aussi dans la nuit du 16 au 17, le 3e bataillon, relevé par le 32e, se rend aux carrières de Roucy, où il reste jusqu'au 19. Ce sont de longues galeries aménagées et malodorantes, mais éclairées à l'électricité ; les hommes sont au moins heureux de se sentir à l'abri.
Le 20, le 3e bataillon retourne au bois des Couleuvres, y passe la journée, abrité tant bien que mal contre les avions boches, puis, dans la nuit, il remonte en secteur, prêt à attaquer. C'est alors qu'un nouveau retard se produit. Le 2e bataillon, resté en ligne, est relevé par des unités du 66e, qui attaquèrent à sa place. Combien le temps paraît long dans des semblants de tranchées où tout mouvement est impossible le jour ! Ces retards et perpétuelles allées et venues sont mises à profit pour compléter les approvisionnements en grenades et en artifices, et créer un dépôt d'eau. L'artillerie lourde continue son pilonnage non sans que les coups courts atteignent la gauche des tranchées de première ligne qu'il est impossible d'évacuer pendant le tir. De ce fait, la 11e compagnie subit quelques pertes.

II. L'ATTAQUE.- Enfin l'attaque est fixée ai 22 mai.
Avant le petit jour, tout le monde est en place. Deux lance-flammes ont été envoyés au 3e bataillon, mais au dernier moment les appareils sont inutilisables.
L'heure H est fixée à 16h 20. A H - 45 le tir de barrage commence sous la forme d'un harcèlement à cadence lente, ratissant le terrain et augmentant progressivement sa cadence pour prendre seulement à l'heure H celle du barrage roulant. Exécuté par un groupe d'artillerie lourde pour chaque bataillon, il progresse à la vitesse de 50 mètres à la minute pour rejoindre les barrages

fixes. L'instant est solennel ! Le 77e part à l'assaut !
Le 3e bataillon sort des tranchées pour enlever les cinq lignes successives qui constituent la première position ennemie. Les compagnies de première ligne suivent si bien sous le barrage roulant qu'elles marchent pour ainsi dire dedans, et subissent quelques pertes, mais le premier objectif est atteint avant que le tir de nos grosses pièces soit arrêté ; de là, ralentissement de la première vague. La compagnie de réserve s'avance au pas comme à la manœuvre et serre sur le chef de bataillon.
A gauche, le 1er bataillon est parti à la même allure, appuyé par les feux de sa compagnie de mitrailleuses et soutenu par la 2e compagnie. Arrivés sur les boches avant qu'aucun d'entre eux n'ait pu faire usage de ses armes, nos hommes recueillent une centaine de prisonniers dans un seul abri, dont plusieurs officiers et un médecin, sans compter deux mitrailleuses prêtes à entrer en action.
Le mouvement en avant se poursuit, l'ennemi ayant été complètement surpris par cette attaque subite; les groupes de grenadiers désignés à l'avance cueillent des prisonniers et nettoient leurs repaires. Toutefois, certains Allemands ont échappé à nos investigations et tirent dans le dos des vagues d'attaque, procédé qui avait fait échouer précédemment l'assaut d'un autre régiment de la division. Les nettoyeurs eurent vite raison de cette résistance tardive et envoyèrent à l'arrière les quelques survivants.
La marche sur le deuxième objectif est ralentie par le bouleversement du sol qui présente un aspect d'infernal chaos. Ce ne sont que de profonds entonnoirs, tangents les uns aux autres, troncs d'arbres mis en miettes, tranchées effondrées.
La position allemande a été tellement martelée que les combattants la franchissent sans s'en apercevoir. La tranchée Turque est inexistante. Seules quelques claies indiquent son emplacement ; des tronçons de rails tordus montrent la place d'une ancienne voie étroite qui figurait sur les plans directeurs. La progression continue sans marquer le temps d'arrêt prévu par le scénario du plan d'engagement.
La 9e compagnie, qui est à droite, se hâte vers l'objectif final : la tranchée de Lutzow, qu'elle atteint et dépasse.
Malheureusement, il n'en a pas été de même à gauche. En effet le bataillon **BÉZIERS-LAFOSSE** s'est trouvé arrêté par une sérieuse résistance d'un fortin dont les mitrailleuses battaient également la zone du 3e bataillon et prenaient de flanc la 11e compagnie. Pour maintenir à peu près la liaison, la compagnie **BIGNON** doit s'arrêter à la lisière nord du bois en Mandoline, en échelon la droite en avant. La section du sous-lieutenant **AMI** a obliqué à droite et est allée se mélanger avec la compagnie voisine. Celle-ci a glissé sensiblement dans la même direction, suivant sans doute les lignes du terrain ; ses grenadiers n'ayant rencontré dans le deuxième objectif bouleversé qu'une légère résistance, se sont portés d'eux-mêmes à la rescousse de leurs camarades du 66e engagés dans une lutte plus sérieuse, contribuant du reste à la capture de nombreux prisonniers.
Tout cela a créé une fissure dans l'axe du bataillon où ne reste plus que la liaison. Ordre est donné alors au capitaine **CHOUTEAU**, qui commandait la compagnie de réserve, de se porter avec le peloton **LAMOUREUX** au nord du bois pour boucher ce trou. La progression se fait d'entonnoirs en entonnoirs sous le feu des mitrailleuses. **LAMOUREUX** est tué d'une balle à la tête.
Enfin, on réussit à rétablir la liaison, mais elle reste très précaire avec le bataillon **BÉZIERS-LAFOSSE**. C'est le côté dangereux. De sa propre initiative, le lieutenant **ROCAFORT** entraîne dans cette direction son peloton qui formait la deuxième vague de la compagnie de réserve.

Au cours de son mouvement, il anéantit la garnison de deux abris, en tuant 27 Boches à la grenade.
Il est 17h 30 ; le bataillon entier est déployé sur un front considérable formant un saillant prononcé. Il est appuyé par trois sections de mitrailleuses.
Compte rendu de notre situation ayant été adressé au commandement, la compagnie **FOURNIER** du 32e, restée dans les parallèles de départ, est mise à la disposition du commandant **DE MONTLUC**. Elle reçoit l'ordre de tenir la première tranchée conquise et de pousser une section jusqu'au P. C. de bataillon pour étayer le centre. Mouvement qui ne fut que tardivement exécuté.
Dans la nuit, la compagnie **DUCAU** (6e du 77e) relève celle du 32e. Les éléments du bataillon s'organisent grâce à quelques outils envoyés en première ligne. Un détachement, énergiquement commandé par un sous-officier, réapprovisionne en grenades et artifices ceux qui en manquent.
Le tir des deux artilleries est presque continu. Notre barrage se fait très près de la première ligne, pour mieux nous protéger. Parfois quelques obus tombent sur Lutzow dont nous occupons une partie.
Dans la journée du 23 mai, la situation reste inchangée. Le matin, les avions boches mitraillèrent et repérèrent en toute sécurité notre position avancée. Aussi, vers 20 heures, après un copieux arrosage, une attaque se produit sur Lutzow devant le front des 9e et 10e. Les groupes de tirailleurs sont arrêtés à 200 mètres de la tranchée, grâce au barrage qui a été déclenché instantanément par fusées. Le Boche se retire et le calme se rétablit.
Le tir du 75, exécuté immédiatement en avant de nous, empêche toute reconnaissance.
Au cours de la nuit du 23 au 24, la 9e compagnie, appuyant à gauche, se trouve tout entière dans le secteur du bataillon, dans Lutzow. Le peloton de la 10epeut être retiré des premières lignes et va s'établir dans le bois en Mandoline.
Quant à la 6e, elle est reportée plus en arrière. De minuit à 3 heures, les Boches envoient des obus à gaz sur le bois et surtout sur les arrières. Le 24, le chef de bataillon reçoit, à 18h 15, l'ordre d'attaquer.
Des ordres verbaux sont donnés rapidement. Le lieutenant **ROCAFORT** doit suivre le mouvement du 32e sur le point 5914, et le capitaine **BIGNON** lance sur 5916 la section de l'adjudant **ADAM** qu'il a sous la main.
Le mouvement se déclenche aussitôt par alerte ; les sections galopent dans la plaine droit devant elles. **ADAM** atteint son objectif en même temps que le 32e et l'aide à nettoyer ce point qui est à la limite des deux secteurs.
L'opération est terminée à 18h 45. Le bataillon tient la tranchée de Lutzow sur toute sa longueur. L'organisation du terrain est continuée.
Le 3e bataillon est relevé, dans la nuit du 25 au 26, par une compagnie du 66e et une section du 26e B. C. P.
Pendant ces quatre jours, les pertes s'élèvent à 19 tués (dont le sous-lieutenant **LAMOUREUX**), 94 blessés (dont 45 à la 9e), 13 disparus. La 9e compagnie avait fait 25 prisonniers ; la 10e compagnie, 35 ; la 11e, 70 ; la C. M. 3, 50. 2 canons de 77 de tranchée avaient été capturés, 1 lance-bombes pneumatique ; en outre, 3 mitrailleuses, de nombreux fusils, poignards, grenades, etc., étaient restés entre nos mains.
Le 1er bataillon fut plus éprouvé en cadres, tous les officiers de la 1ère compagnie restèrent sur le terrain ; le capitaine **BOUHIER** grièvement blessé, le lieutenant **RIGAUDEAU** tué d'une balle, le lieutenant **DARCY** brûlé vif par les grenades incendiaires qu'il portait sur lui, le sous-lieutenant **AURIOL** tomba également.
Le Service de Santé ne cesse de faire preuve d'abnégation et d'héroïsme. Le Dr **CARREAU** se

signala à l'égal du Dr **JOURDAN**, qui avait sauvé tant de vies au début de la campagne.
Le 3e bataillon fut cité à l'ordre du corps d'armée par le général **NIESSEL** avec le motif suivant:

« Sous les ordres du commandant de MONTLUC, a mené d'une façon brillante deux attaques, les 22 et 24 mai 1917, au cours desquelles il a pris trois lignes de tranchées, sur un front de 500 mètres et une profondeur de 300 mètres, faisant 180 prisonniers, avec 3 mitrailleuses et 2 canons de tranchée. »

PÉRIODE DE REPOS - LE CAMP DE COULONGES

(27 mai - 4 juillet 1917)

Le régiment relevé le 26 mai, embarque en autobus à la ferme du Vivier et vient cantonner au camp de Coulonges-en-Tardenois (Aisne). Le général **NIESSEL** félicite les bataillons pour leur attitude dans la récente affaire de Chevreux ; à vrai dire, le 77e mérite d'autant mieux.1es éloges que, dans cette période difficile, son moral est demeuré intact. A Coulonges, il va goûter un repos à peu près complet. Peu après à Baslieux, le 1er bataillon reçoit la visite et les compliments chaleureux du général **DUCHESNE**, commandant l'armée. Enfin, à Fismes, le général **PÉTAIN** rassemble les officiers supérieurs et capitaines de la 18e division pour les interroger sur le moral de la troupe. Celui du 77e n'avait pas cessé d'être parfait.
Le commandement se montre assez généreux en citations. Le capitaine **BIGNON**, déjà sept fois cité, reçoit la croix de la Légion d'honneur. Il s'est produit, cela va sans dire, de nombreuses vacances dans les cadres, d'où un certain nombre de promotions.
Cependant, la division se prépare à monter en secteur au plateau de Craonne. Nos troupes possèdent entièrement cette position qui leur donne des vues sur la vallée de l'Ailette.
Aussi les Boches désirent reprendre ce fameux plateau qui leur offre un si bel horizon. Nous ne tardons pas à constater l'activité de l'artillerie ennemie.

LA DÉLÉGATION DU 14 JUILLET

Le 6 juillet, le 77e monte en réserve de son secteur en avant de Maizy et, à l'occasion de la Fête nationale, il envoie une délégation à Paris avec le drapeau du régiment, délégation que commande le capitaine **BAUDET-DESROCHES** et qui comprend des gradés et soldats choisis dans chaque compagnie.
Le drapeau est porté par le lieutenant **MENANTEAU**, tué depuis comme capitaine. Le lieutenant **POULAIN** accompagne le capitaine **BAUDET-DEROCHES.**

CRAONNE

(5-26 juillet 1917.)

Le 5 juillet, le 3e bataillon franchit l'Aisne et se rend au camp du bois d'Asile où il relève le 416e R. I. Stationnement dans ces baraques jusqu'au 14, sans cesse alerté ou occupé à des transports de torpilles qui durent toute la nuit. Il va aussi travailler de nuit en première ligne sur le plateau de Craonne, où l'on cherche à créer une organisation défensive normale en dépit des

bombardements constants.
Le 14, à la nuit, le commandant **DE MONTLUC** relève avec son unité celle du commandant **HERMENT** du 32e, encadré à droite par le bataillon **BÉZIERS-LAFOSSE** et à gauche par le 66e. Le 2e bataillon ne montera en ligne que dans la nuit du 21 au 22 juillet.

I. LE TERRAIN. - Le secteur se trouve à l'étranglement d'un plateau, limité à l'est par le boyau Von Hauser, à peu près achevé par le bataillon avant son installation définitive, à gauche par le boyau Von Speyer. Au centre par celui des Caurières qui, comme le précédent, existe seulement sur la carte. Le plateau, aux pentes abruptes, sur le versant sud, domine au nord un ravin boisé et marécageux. Terrain complètement bouleversé par les obus de gros calibre, dont les entonnoirs ont créé des différences de niveau de 3 mètres au moins. C'est le chaos par excellence.
La première ligne est à mi-pente sur le versant nord, dominée par le Boche. A gauche, on trouve une tranchée presque continue qui n'a guère plus de 1m 20 de profondeur, pourvu d'abris pour une demi- compagnie avec entrées tournées vers l'ennemi.
Au centre, tranchée inexistante. Comme leurs prédécesseurs s'efforceront chaque nuit de créer une installation défensive, et chaque jour le travail sera complètement détruit par les torpilles. Enfin, à l'extrémité droite, une tranchée peu profonde et protégée par un, parapet surélevé, porte le nom d'ouvrage Lacroix. Ce point, à quelques mètres des Boches, se trouve seul sur le rebord du plateau et renferme un observatoire rudimentaire, formé de sacs de terre et d'une tôle ondulée légère. Aucune vue sur le ravin au nord de la position.
Sur le versant sud, au centre du secteur, le P. C. du bataillon est un peu abrité ainsi qu'une section de réserve.

II. LE DISPOSITIF.- Deux compagnies en première ligne : 10e (capitaine **CHOUTEAU**) à droite; 11e (capitaine **BIGNON**) à gauche. La 9e (lieutenant **LE GOUVELLO**) est en réserve.
Trois sections de mitrailleuses appuient ces unités de leurs feux vers l'extrémité des boyaux. La dernière est en réserve près du P. C. de la compagnie de soutien.

III. PRÉPARATION DE L'ATTAQUE. - Pendant trois jours, l'ennemi prépare son attaque, non seulement avec son artillerie de tous calibres qui, exécutant des tirs de réglage et de harcèlement, rend impossible toute communication de jour avec la première ligne, martèle celle-ci et détruit systématiquement tous les ouvrages, mais encore avec son artillerie de tranchée, dont les torpilles ont vite tait de combler les embryons de travaux du secteur et atteignent l'ouvrage Lacroix.
Cependant, on s'efforce de créer une nouvelle ligne de doublement sur le plateau, près de son rebord nord. Elle ne pourra être achevée avant l'attaque. Une compagnie du 32e vient y travailler et subit des pertes. Chaque nuit, du reste, l'ouvrage Lacroix est le théâtre de combats à la grenade sous la direction de l'adjudant **BREILLAC**.
C'est en vain également que l'on essaie d'établir une liaison téléphonique avec le P.C. du capitaine **BIGNON** au moyen d'un câble métallique ; sans cesse il est coupé, il faut y renoncer. Une tentative faite pour y installer un poste de T.P.S. ne donne pas plus de résultats.
Entre temps, les minenwerfers qui nous bombardent ont été repérés. La section d'artillerie de tranchée reçoit l'ordre d'essayer leur destruction, mais son tir est inefficace ; en revanche une partie de ses pièces sont mises hors service.
Quant au ravitaillement, comme à Verdun, il est des plus difficiles, avec des arrières constamment battus. Des mulets apportent vivres et eau ; jusqu'au P.C. de bataillon, mais cet essai donne quelques déboires.

IV. LA NUIT DU 18 AU 19. - En raison de ses pertes (13 tués, 19 blessés) et de l'état de fatigue des hommes soumis à l'éternel bombardement par torpilles, la 10e compagnie est partiellement relevée dans la nuit par la 9e et reformée à trois sections seulement. Seule, celle de l'adjudant **GRIFFAULT** est maintenue à droite, dans l'ouvrage Lacroix. La 9e a deux sections en ligne : l'adjudant **PRIMET**, en liaison avec la 11e dans l'ancienne tranchée, et le sous-lieutenant **DESAINT** dans la nouvelle tranchée de doublement, couvert par un petit poste.
En soutien, la section du sous-lieutenant **AUCHER** occupe un petit é1ément vers le boyau Von Hauser (tranchée Michel).
La section de l'adjudant **BREILLAC** est au P. C. du bataillon. La nuit est calme ; un prisonnier, fait par la 10e compagnie, annonce vers 2 heures une attaque sur l'ouvrage Lacroix pour le lendemain matin.

V. L'ATTAQUE DU 19. - A 7 heures, commence un bombardement d'une violence inouïe sur l'ensemble du secteur de la division. Les torpilles, lancées par salves de 8 et 12, broient et enterrent les défenseurs de la première ligne. Le plateau disparaît dans la fumée, tout craque et s'effondre sous cette avalanche de fer et de feu ! Quarante-cinq minutes après l'ouverture de ce déluge, les vagues boches s'élancent. C'est la Garde prussienne ! ! !...
L'attaque allemande est limitée a l'est au boyau Von Hauser, mais s'étend assez loin vers l'ouest.

1° *Sur la droite.* - A droite, l'ouvrage Lacroix est enveloppé. La section de mitrailleuses, qui se trouve en liaison avec la 2e compagnie, perd son chef ; le sergent **PAPIN** tire quelques bandes et, sur le point d'être enlevé, abandonne une pièce. Les survivants se replient dans la tranchée de la 2e compagnie (section **GORCE**) avec quelques hommes de cette unité.
Le caporal **MÉTIVIER** rallie son escouade et, à la grenade, reprend possession de sa mitrailleuse. Il est grièvement blessé. Les cinq hommes qui restent rapportent leur matériel, restent dans le secteur du 1er bataillon et rejoignent à la nuit le commandant de compagnie, le lieutenant **GIRET**.
L'adjudant **GRIFFAULT**, submergé, est obligé de battre en retraite en combattant, après avoir épuisé ses munitions. Il se replie lentement vers la tranchée Michel. A gauche, le sous-lieutenant **DESAINT** résiste sur place ; il subit de fortes pertes, mais la section **AUCHER** le rejoint. Ce dernier tombe peu après. **DESAINT** est seulement blessé à la figure. Maintenant toujours ses hommes à ses côtés, il se résout finalement, devant la supériorité numérique de l'adversaire qui menace de le tourner par la gauche, à se replier de trous d'obus en trous d'obus, ralliant les restes de la section **GRIFFAULT**. Le tout ne forme plus qu'un groupe de 20 combattants environ.

2° *Au centre et à gauche.* - La section de l'adjudant **PRIMET** a été anéantie par le bombardement. Les vagues ennemies arrivent sur le front de la 11e compagnie, pénétrant dans nos lignes par ce trou et se rabattent vers l'ouest, suivies de flammenwerfers.
Elles prennent ainsi à revers les défenseurs de la tranchée de première ligne qu'elles dominent du haut des pentes du plateau. Puis les aviateurs allemands viennent mitrailler la 11e compagnie.
Le capitaine **BIGNON**, se voyant attaquer par devant et par derrière, réussit à faire parvenir à sa section de gauche, commandée par le sous-lieutenant **MORISSET**, l'ordre de chercher à se dégager vers le 66e. Mais tous deux sont faits prisonniers avec trois sections; de même que le sous- lieutenant **SENICOURT** avec ses mitrailleuses. C'est pour le bataillon une perte très sensible.
Néanmoins, **MORISSET** se fraie un passage à la grenade avec quelques-uns de ses hommes à travers les assaillants et va se mettre à la disposition du 1er bataillon du 66e avec lequel il défend la sortie du tunnel qui se trouve dans ce secteur.

Le caporal **MARSOLLIER**, présent à ce moment avec une mitrailleuse, fait faire volte-face à sa pièce et fauche les Boches. Un obus arrive, détruit la pièce et tue **MARSOLLIER**.

3° *En seconde ligne.* - Les abris de Herloch et de Von Fett avaient été, naturellement, l'objet d'un bombardement particulier. Aucune nouvelle de la situation de l'aspirant de la 10e compagnie, fait évidemment prisonnier dans sa tranchée de Von Fett.
A droite, à Herloch se trouvent le capitaine **CHOUTEAU** et sa liaison ; le lieutenant **LE GOUVELLO** avec la section de l'adjudant **OUALET** (25 hommes en tout). Sortie à temps de son abri, grâce à la prévoyance et à l'activité de son chef, elle se déploie, prête à toute éventualité. La fumée et la poussière rendent malheureusement toute observation difficile.
On finit cependant par apercevoir le groupe du sous-lieutenant **DESAINT**, se repliant sous la menace d'un enveloppement, et les vagues ennemies regagner du terrain à gauche sans rencontrer de résistance.
Toute contre-attaque est impossible avec 25 hommes isolés. Il s'agit de tenir coûte que coûte et d'arrêter la progression du Boche. **LE GOUVELLO** fait ouvrir le feu sur les lignes des tirailleurs qui s'avancent; la tranchée étant trop profonde à cet endroit pour permettre de tirer, les hommes s'installent à genoux sur le parapet et combattent avec sang-froid.
Quand l'ennemi sera suffisamment rapproché, ils utiliseront les V.B. en en mettant deux à la fois dans le même tromblon. La mitrailleuse, mise en batterie, est enrayée après avoir tiré une caisse environ. Par son activité et son sang-froid, **LE GOUVELLO** encourage tout le monde. Il est vraiment l'âme de la résistance. La fusillade nourrie a arrêté les vagues assaillantes ; elles essaient alors de manœuvrer par enveloppement.
A droite, le groupe du sous-lieutenant **DESAINT** rentre en liaison avec son commandant de compagnie. A gauche, cette liaison existe avec le soutien de réserve de l'adjudant **BREILLAC**, porté sur le plateau au nord du P. C. du bataillon. Celui-ci arrête la menace sur le flanc gauche des défenseurs de Herloch et empêche l'ennemi d'atteindre le rebord sud du plateau.
L'assaillant est définitivement arrêté à 80 mètres du P. C. **LE GOUVELLO.** Ses efforts sont brisés devant cette résistance énergique et opiniâtre qui sauve la situation et en impose à l'ennemi, car cet îlot est le seul qui subsiste sur un front d'environ 800 mètres. Derrière, il n'y a aucune réserve.
Il n'en est pas moins vrai que cette défense a coûté très cher. L'ennemi se terre, mais ses nombreuses mitrailleuses balaient sans cesse la position de leurs rafales. Beaucoup des nôtres sont tués par des balles dans la tête ; d'autres sont blessés par les obus qui tombent toujours. Le nombre des combattants diminue, mais leur ardeur reste la même.
Dans toute la partie gauche du secteur, c'était le vide, faute de combattants. Le bataillon du 66e avait cédé également en partie. Les Allemands avaient donc pu atteindre le rebord sud du plateau, mais ne profitèrent pas d'une situation aussi favorable pour eux pour pousser plus en avant.

VI. LA CONTRE-ATTAQUE DE L'APRÈS-MIDI. - Le chef de bataillon a demandé des renforts, dès qu'il a pu se rendre compte de la violence de l'action et apprendre verbalement la disparition de la 11e compagnie. Ce n'est que plus tard, vers 10 heures, qu'il est mis au courant de la situation exacte. Son unité est réduite à deux sections et aux rescapés du sous-lieutenant **DESAINT**. Une partie du 2e bataillon du 32e R. I. doit être mise à sa disposition. Aussi il envoie l'ordre à la 7e compagnie de s'établir dans la tranchée de Herloch, à la droite du groupement **LE GOUVELLO,** afin de rétablir la liaison avec le 1er bataillon et empêcher le Boche de se rabattre vers l'est en enlevant le plateau de Californie.

Les premiers éléments atteignent le rebord sud vers 11heures, avec le sous-lieutenant **DUPONT**. Une section très réduite de cette compagnie, sous le commandement du sous-lieutenant **PAIN**, vient au P. C. du bataillon et est envoyée vers la gauche. On lui adjoint la 5e compagnie.
Le colonel commandant l'I. D. a décidé une contre-offensive, qui sera exécutée par le 3e bataillon du 32e. Partant du secteur du bataillon **BÉZIERS-LAFOSSE,** elle doit prendre en écharpe la ligne ennemie et reconquérir le plateau dans celui du bataillon **DE MONTLUC**. Les troupes placées sous ses ordres (débris du 3e bataillon, 7e et 5e compagnies du 32e) doivent se conformer à la progression du 32e. Mais l'ordre de contre-attaque arrive trop tard pour qu'il puisse être communiqué en temps opportun aux éléments de première ligne. L'artillerie a exécuté une préparation sur le plateau et, à 20h 40, les troupes s'élancent. La contre-attaque reconquiert une partie de la droite du secteur. La 7ecompagnie du 32e se porte également en avant.
Le lieutenant **LE GOUVELLO** entraîne tout son monde (éléments des 9e et 10e compagnies), enlève 3 mitrailleuses aux Boches qui s'enfuient, et gagne environ 200 mètres. Mais un fléchissement qui se produit dans la ligne à sa gauche oblige **LE GOUVELLO** à ramener son groupe en arrière. La 7e du 32e est maintenue en première ligne, à cheval sur le boyau des Caurières, en liaison à droite avec le troisième bataillon de son régiment. La section de **LE GOUVELLO** avec deux mitrailleuses est en soutien dans Herloch. Le capitaine **CHOUTEAU** et ses hommes (l'adjudant **BREILLAC**, deux fois blessé, a dû quitter le combat) viennent en réserve au P. C. du bataillon.
Au cours de la nuit, un groupe de pionniers, sous les ordres du lieutenant **MITRECÉ**, est mis à la disposition du commandant. Il est envoyé à la gauche du secteur avec mission d'atteindre la tranchée Von Fett et d'y rétablir la liaison avec le 1er bataillon du 66e . Il accomplit sa mission sus coup férir, dépassant la 5e du 32e.
La journée du 20 se passe sans incident, marquée seulement par un bombardement réciproque, qui rend difficile la création de tranchées.
Les troupes engagées doivent être relevées par un bataillon de chasseurs à trois compagnies. Toutes les dispositions sont prises à cet effet. Quand les chasseurs arrivent, on apprend que les éléments du 3e bataillon du 32e sont également compris dans la relève.
Tout se passe sans incident, malgré les difficultés.
Les éléments du 32e rejoignent leur chef de bataillon, et les débris du 3e bataillon du 77e se portent en réserve dans la tranchée de Thuin. On se compte : il reste 125 hommes.
La lutte continua sur le plateau pendant deux jours. Nos hommes étaient abrités; il ne remontèrent pas en ligne, car les camarades tinrent bon jusqu'au bout.
Le 24, le régiment se rendait à Révillon.
Après avoir été à la peine, il était juste que nombre de ces braves fussent à l'honneur. Le lieutenant **LE GOUVELLO** fut fait chevalier de la Légion d'honneur.
Le sergent **FRICHETEAU**, de la 10e compagnie, reçut la Médaille militaire :

« Très bon sous-officier, d'un courage et d'une énergie exceptionnels. Le 19 juillet 1917, son chef ayant été blessé, a pris le commandement de sa section et réussi à enrayer la progression de l'ennemi, grâce à sa bravoure et à son sang-froid communicatifs. »

Le capitaine **CHOUTEAU** fut cité à l'ordre de l'armée. L'adjudant **BREILLAC** obtient la même citation :

« Durant le séjour en secteur, du 14 au 20 juillet 1917, s'est de nouveau distingué par sa bravoure. Blessé une première fois, le 18, est resté à son poste en raison de la situation critique. Participant à la contre-attaque du 19, y a enlevé ses hommes dans un bel élan, fut blessé une deuxième fois au visage en faisant lui-même le coup de feu. »

Le soldat **ACQUARIC** fut également cité à l'armée :

« Mitrailleur-tireur, qui, le 19 juillet 1917, au cours d'une violente attaque ennemie, sa pièce étant prise à revers et dominée, a continué son tir jusqu'à la dernière limite ; puis s'est ouvert un chemin à la grenade et est revenu se mettre à la disposition de son commandant de compagnie. »

Enfin, le 77e recevait, lui aussi, sa deuxième palme, qui lui conférait désormais le port de la Fourragère aux couleurs de la Croix de guerre.

« Sous les ordres du lieutenant-colonel **MAILLARD**, a pris part, le 22 mai 1917, à l'attaque des Courtines et du bastion de Chevreux ; a, par sa vigoureuse offensive, le 24 mai, achevé la conquête des trois lignes de tranchées de la courtine centrale de cette position.
« Attaqué, le 19 juillet, sur le plateau de Californie par des troupes d'élite, a maintenu ses positions après un combat corps à corps, sauf en un point où des lance-flammes avaient fait céder la garnison ; a su, au moyen de deux contre-attaques immédiates, arrêter en ce point la marche de l'ennemi, en lui prenant 3 mitrailleuses.
« Attaqué une seconde fois, le 22 juillet, par un régiment nouvellement arrivé, n'a cédé qu'après une lutte corps à corps et, par des contre-attaques particulièrement meurtrières, a limité l'avance de l'ennemi.
« A pu, le 23 juillet, par une reconnaissance offensive, reprendre pied dans l'extrémité est de sa première ligne et y constater les pertes énormes qu'avaient subies l'ennemi.»
Signé : général DUCHÊNE,
Commandant la Xème armée.

INSTRUCTION DES AMÉRICAINS SUR LA MEUSE - SÉJOUR EN LIGNE DANS LE SECTEUR DE PARROY - INSTRUCTION DES AMÉRICAINS EN HAUTE-MARNE (automne 1917- hiver 1918) - Le 15 septembre 1917, le régiment s'embarque en chemin de fer pour aller cantonner dans la région de Marson (Meuse).
Il va être chargé de l'instruction des Américains. Puis l'automne se passe à tenir les lignes dans le secteur de la forêt de Parroy. Au bout de quelque temps, une compagnie américaine est intercalée dans chacun des bataillons du 77e.
Le secteur est calme ; les obus qui tombent dans l'étang procurent aux hommes des pêches magnifiques. On allait au repos dans la région de Crévic, où l'on pouvait contempler les ruines du château du général **LYAUTEY**, incendié et ravagé par les Allemands en 1914.
L'instruction de nos alliés se poursuit à l'arrière. Le régiment, relevé à la fin de décembre, gagne par étapes les environs de Chalvraines, dans la Haute-Marne, que l'on atteint le 15 janvier. Depuis le 1er janvier, il est commandé par colonel **GAUSSOT**.
A la fin de mars, on se rapproche des voies de communication, et, le 1er avril, le 77e embarquait à Charmes pour Catillon, dans la Somme. Quinze jours d'attente à l'arrière des lignes que l'ennemi attaque ici ou là. Les officiers font des reconnaissances de secteur.

ATTAQUE DU BOIS SÉNÉCAT

(18 avril 1918.)

Le 17 avril 1918, le régiment bivouaquait dans le bois de Cottenchy, quand il reçoit l'ordre d'attaquer le bois Sénécat. Après l'essai infructueux de l'ennemi de forcer nos lignes en direction d'Amiens, l'on en était arrivé à la période d'essais de contre-attaques partielles ayant pour but, d'une façon générale, de rejeter les Boches sur la rive est de l'Avre, entre le bois Sénécat et la route de Moreuil - Ailly-sur-Noye.

Dans cette affaire, les trois régiments de la division vont attaquer, accolés, le 77e avec deux bataillons en première ligne (2e et 3e). Il se trouve à la gauche de la division, prolongé par le 339e d'infanterie.

La ligne française forme un rentrant au bois Sénécat. Les 66e, 32e et le 2e bataillon du 77e attaqueront de l'ouest à l'est, le 3e du 77e et le 339e du nord au sud ; puis, tandis que ce dernier pivotera face à gauche pour se lier à Castel à notre 2e bataillon, le 3e, après avoir enlevé le bois Sénécat, passera en réserve.

Cette manœuvre, passablement compliquée pour l'infanterie, ne l'est pas moins pour les artilleurs. Les officiers font par groupe la reconnaissance du terrain d'attaque occupé par le 261e R. I.

Pour le bataillon **DE MONTLUC,** la ligne de départ est fixée en arrière de la crête de la croupe 93 (au nord de la route d'Hailles). Il s'agit de franchir cette crête, de descendre une pente assez forte, coupée de talus à pic, de haies épaisses, de vagues réseaux de fil de fer, de franchir le ravin en angle mort par rapport au bois Sénécat et dans lequel se fait le barrage ennemi.

Puis de gravir les pentes de la croupe de Sénécat, où l'on trouve à nouveau talus et buissons, pour atteindre enfin le bois, passablement éclairci dans sa partie nord.

Plus au nord, la croupe est découverte ; la route Hailles - Castel la franchit.

Il est de toute nécessité que le bataillon établisse sa base de départ au pied de la croupe de Sénécat, collé contre les talus, en avant du barrage, au delà de la première ligne française, à 500 mètres donc plus loin que l'endroit prescrit.

Persuadé de l'impossibilité d'un si long et si pénible parcours, le chef de bataillon s'entend directement avec le commandant du groupe d'artillerie d'accompagnement pour modifier le plan de barrage.

Le bataillon partira du ravin.

Dans la nuit du 16 au 17, le capitaine **MAGNY**, l'adjudant **BAICHERE**, fonctionnaire adjudant de bataillon, et un officier par compagnie vont reconnaître les emplacements de départ, fixés enfin au nord de la route, et ceux d'où partira l'attaque à l'heure H. Le 17 au matin, on vient au bivouac, comme nous l'avons dit plus haut, dans le bois de Cottenchy. C'est alors que le commandant **DE MONTLUC** apprend de source certaine qu'un homme du 261ème est passé à l'ennemi ; mais, prudemment, il garde ce renseignement pour lui.

A la nuit, on se met en marche, et à minuit, tout le monde est en place. L'heure H est fixée à 4h 50.

Une heure avant, les compagnies quittent leurs emplacements pour descendre dans le ravin. En raison des difficultés du terrain, de l'obscurité profonde d'une nuit sans lune, la marche est très lente et très pénible, mais reste silencieuse. C'est à peine si la 9e compagnie est en place à 4h 15. Téléphonistes et pionniers du bataillon s'égarent dans l'obscurité. Les compagnies se collent au talus.

LE DISPOSITIF D'ATTAQUE. – A) En première ligne :deux compagnies (sur deux vagues) accolées : 9e compagnie (capitaine **FAULIN**) à droite, 10e compagnie (lieutenant **BREGEON**) à gauche.

La section de mitrailleuses de l'adjudant-chef **GIRAUD** derrière le centre. Celle de l'aspirant **COURBOIS** et une demi-section de la 11e compagnie avec l'adjudant **LETORT**, derrière la droite.
La S.M. du sous-lieutenant. **RIMBERT** et une demi-section de la 11e compagnie, derrière la gauche.

B) En deuxième ligne : la 11e (capitaine **FRIOCOURT**), légèrement désaxée vers la gauche. La S. M. du sous-lieutenant **AYOT**, derrière le centre.

L'EXÉCUTION. - A 4h 50, l'artillerie commence un barrage roulant à obus explosifs très nourri.. Il fait encore nuit. C'est à la lueur de ces éclatements que le bataillon **DE MONTLUC** s'élance à l'assaut. Presque aussitôt éclate sur sa droite un feu violent de mitrailleuses. Ahuris par ce crépitement intense. les hommes hésitent un instant. Pour les rassurer, on leur crie que nous faisons du tir indirect.

A gauche. - La 10e compagnie, énergiquement entraînée par son chef se porte rapidement en avant. Elle serre sur le barrage, reçoit des coups de fusil de tirailleurs ennemis qui s'enfuient, traverse le bois dans sa partie nord (clairière), oblique à droite, arrive à la lisière sud-est, tombe sous le feu des mitrailleuses, dépasse la lisière et s'arrête enfin sur l'objectif assigné, à 150 mètres au delà du bois.
La S. M. **RIMBERT** s'installe avec la compagnie.
La 11ea suivi le mouvement. Dès le départ, le capitaine **FRIOCOURT** est tué et une partie de sa liaison mise hors de combat par le barrage ennemi qui s'est déclenché dans le ravin. La fraction de gauche, demi-section commandée par le sous-lieutenant **DE CLAMORGAN** et chargée d'assurer en seconde ligne la liaison avec le 339e, se trouve en première ligne quand la 10e compagnie a obliqué sur la droite. Elle se heurte à une résistance ennemie, la manœuvre, et **DE CLAMORGAN**, de concert avec un groupe de l'autre régiment, oblige les boches à mettre bas les armes, en les menaçant de son revolver. Il partage avec le 339e une trentaine de prisonniers que les soldats **ZOUELLE, TRIN** et **ZEPHORIS** ont surtout contribué à capturer. **DE CLAMORGAN** rallie la demi-section de protection de la S.M. **RIMBERT** et maintient le contact avec le 339e, mais il y a un vide entre lui et la 10e compagnie. La section **DUPRÉ**, de la 11e, se porte d'elle-même en ligne pour boucher le trou, anéantit les défenseurs d'une mitrailleuse qui gênait son mouvement et s'empare de cet engin.

B) A droite. - Les sections de gauche de la 9e compagnie (vagues d'assaut et de renfort) atteignent la lisière du bois, progressent à travers, et rejoignent la 10e; elles s'établissent alors à sa droite, sur l'objectif même. Au cours de la progression, les chefs de section (sous-lieutenant **LAILLER**, adjudant **OUALET** et sergent **ARIAUX**) ont fait des prisonniers appartenant à des petits postes qu'ils ont bousculés.
Les sections de droite (sous-lieutenant **BLONDEAU**) sont accueillies à 100 mètres du bois par un feu intense de mitrailleuses. Aussitôt contrebattues par la S.M. **DE COURBOIS,** placée à droite, **BLONDEAU** progresse par bonds et réussit à pénétrer dans le bois, ainsi que l'aspirant **COURBOIS**.

En raison de la rapidité de l'avance et des difficultés de la marche, le nettoyage de la partie sud de Sénécat n'a pu être fait dans les conditions prévues. Arrivée sur l'allée centrale, la 9e est prise de flanc par les mitrailleuses ennemies, d'où l'engagement d'un combat sous bois à courte distance.
Le capitaine **FAULIN** et le sous-lieutenant **BLONDEAU** s'emploient activement à maintenir chacun à sa place. Le capitaine, debout au milieu de ses hommes, s'offre comme cible ; tous l'imitent, pas un seul ne se couche.
La fusillade est intense. L'aspirant **COURBOIS**, jeune gradé énergique et plein d'allant, tombe, atteint d'une balle au front au moment où, à l'une de ses pièces, il remplaçait un chargeur, grièvement blessé. Le sergent prend le commandement de la S. M. et est tué à son tour.
Le lieutenant **POUVREAU**, qui commandait la C.M.3, se trouvait avec le chef de bataillon ; il accourt au milieu de cet enfer, suivi de son agent de liaison **BLOCH**. Il appelle à lui la S.M. **GIRAULT**, rallie quelques fantassins hésitants et entraîne ce groupe, cherchant à manœuvrer l'adversaire. Il tombe grièvement blessé à la jambe. **BLOCH** refuse de l'abandonner.
Cependant, l'ennemi a une supériorité manifeste grâce au nombre de ses mitrailleuses. Il est d'ailleurs énergiquement commandé par plusieurs officiers qui cherchent à tourner le plateau de la 9e
Le capitaine **FAULIN** prescrit de se replier sur la lisière ouest. Le mouvement une fois terminé, il essaie de se reporter en avant, mais ses fractions sont prises de flanc, toujours par les mitrailleuses, rendant la lisière intenable. Il donne l'ordre de revenir au talus, et les deux sections de mitrailleuses se conforment à ce mouvement. Le capitaine quitte le bois le dernier. Du P.C. du bataillon, installé depuis une demi-heure, ce repli de la 9e a été aperçu. La section de mitrailleuses de réserve, dont le chef, le sous-lieutenant **AYOT**, vient d'être blessé, était installée avec le personnel de la liaison dans la clairière, face au bois, resté en partie aux mains de l'ennemi.
Les agents de liaison envoyés en première ligne sont tués ou blessés. Un maréchal des logis d'artillerie, accompagné d'un téléphoniste, rejoint le commandant **DE MONTLUC**. Son appareil a servi au capitaine **FAULIN** pour rendre compte au colonel de son repli.
Ordre est donné au sous-lieutenant **MENANTEAU** de prendre le commandement de sa compagnie (11e) et de se porter de sa personne vers ses éléments de première ligne, puis de laisser hors du bois une section de réserve, derrière le centre du bataillon. Le capitaine adjudant-major **MAGNY** vient auprès du capitaine **FAULIN** pour lui indiquer la possibilité de venir se mettre à la disposition du chef de bataillon, en se défilant des mitrailleuses ennemies par un glissement vers le nord. Le mouvement s'exécute, et tous les éléments restés sur la pente : peloton de la 9e, S.M. et téléphonistes, saut les pionniers, rejoignent le poste de commandement.
Les débris de la section **COURBOIS** sont envoyés en première ligne à droite, à l'emplacement prévu en fin de combat. La section de l'adjudant-chef **GIRAUD**, bientôt grièvement blessé, se porte vers la gauche, à la corne nord-est de Sénécat.
Le peloton de la 9e est gardé en réserve pour former, avec la S.M. qui s'y trouve déjà, la garnison d'un réduit que l'on commence à organiser dans la clairière face à l'est et face au sud.
Les éléments avancés constituent la première ligne de la façon suivante : à droite, le peloton LAILLER de la 9e, en liaison avec le 2e bataillon qui n'a pu atteindre son objectif (en raison de l'arrêt du 32e et du 66e), au centre la compagnie **BREGEON** et à gauche deux sections de la 11e compagnie.
On se bat toujours furieusement et la résistance des Boches, à l'intérieur du bois, n'est pas réduite. Ils lancent des fusées, ce qui évite sans doute la réaction de l'artillerie ennemie qui ne se fait sentir que lorsqu'ils cessent leurs signaux. A la faveur d'un nouveau violent

bombardement, déclenché sur le bois, qui jette le trouble chez nos adversaires, le lieutenant **POUVREAU**, tombé entre leurs mains, réussit, rassemblant toutes ses forces, à leur fausser compagnie. Malgré sa blessure, il rejoint le P.C. du bataillon.
L'aspirant RICHARD, de la 10e, blessé aussi le matin dans le bois, ainsi que plusieurs hommes faits prisonniers, rejoignent également le régiment.
Un tank avait été envoyé, à travers un boyau du bois, pour essayer de réduire cette résistance. Arrêté par les troncs d'arbres qui barraient l'allée, il est attaqué lui-même par les Allemands qui tuent pilote, canonniers et mitrailleurs. Les éléments du 1er bataillon, après un nouveau combat, réussissent, vers 16 heures, à obliger les Boches à mettre bas les armes.
Vers 20 heures, alors que le chef de bataillon parcourt la ligne, il constate un vide entre la 10e et la 11e compagnie, vers la corne nord-est du bois, et donne les ordres nécessaires pour le combler immédiatement. Le capitaine **MAGNY** quitte le P.C., seul, et poussé, semble-t-il, par la fatalité, se dirige vers la 10e compagnie sans dire où il allait. Une heure après, son corps est retrouvé à là lisière de Sénécat, le ventre traversé d'une balle.
La nuit comme le jour, le terrain était constamment rasé par les projectiles, rendant fort dangereuse la circulation des agents de liaison.
Un soldat de la 10e compagnie, **MEUNIER**, s'était présenté au cours de la journée au P.C. du bataillon, revenant de celui de sa compagnie ; sa capote était déchirée par les balles et il avait la poitrine traversée en deux endroits. Néanmoins, il ne voulait pas abandonner son service. Le commandant dut lui intimer l'ordre d'aller au poste de secours.
Ce jeune soldat, timide, modeste et silencieux, mais d'un sang-froid parfait sous les balles, fut décoré de la Médaille militaire.

ORGANISATION DU TERRAIN. - Les lisières est et nord de Sénécat, constamment bombardées, sont intenables. Les compagnies créent, en avant du bois, des éléments de tranchée aussi discrets que possible dans un sol crayeux, en pente, et dominé par l'ennemi qui balaie sans cesse le terrain. Il est impossible de lever la tête.
Le peloton de la 9e compagnie et les pionniers travaillent également dans la partie nord-ouest du bois pour se mettre à l'abri ; ils organisent une sorte de réduit avec les troncs d'arbres qui gisent sur le sol.
Un P.C. de bataillon est créé par la transformation d'un abri de mitrailleuses. Dans la nuit, les sapeurs du génie viennent organiser un vague réseau de fil de fer, entourant la partie nord du bois.
Cartouches, grenades et artifices sont envoyés en ligne. La nuit du 18 au 19 est relativement calme.

JOURNÉE DU 19 AVRIL. - Les premières lignes sont soumises à de violents bombardements, mais en raison de la dispersion des hommes sur le terrain, les pertes par l'artillerie sont insignifiantes, toutes sont dues aux balles.
La droite (9e compagnie) est atteinte par des obus suspects dont les effets tardifs démontrent la nature, il s'agit d'obus à ypérite. L'aspirant **LORAIN** et une grande partie de ses hommes sont évacués. Le lieutenant **LAILLER**, atteint lui aussi, tient cependant à rester en secteur.
Au bout de vingt-quatre heures, il faudra l'envoyer au P.S.

JOURNÉE DU 20 AVRIL. - Le bois Sénécat est soumis, à plusieurs reprises, à de sérieux bombardements par obus de 150, tandis que]a première ligne encaisse du 105, du 88 et du 77. Le tir est plus intense que la veille et paraît provenir de nouvelles batteries.

Quant aux avions boches, ils surveillent attentivement nos lignes.
Puis, comme les jours précédents, les arrières sont bombardés en permanence par des obus à gaz sternutatoires.
Heureusement, la fin de ce cauchemar approche. A 17 heures, des officiers du 340e viennent faire la reconnaissance des parties abordables du secteur. La relève se fait dans la première partie de la nuit.
Une fraction de la 10e traverse sans doute une zone ypéritée, car quelques hommes doivent être évacués le lendemain.
Le régiment se rassemble et va bivouaquer dans le bois de Cottenchy dans la Marne. Même dispositif qu'avant l'attaque.
D'une façon générale, le nombre des tués fut relativement faible par rapport à la violence du bombardement sur des éléments de tranchées créés en terrain découvert.
Cette fois encore, l'élan avec lequel le 77e était parti à l'assaut fut la cause du succès de la journée du 18 avril. L'ennemi, surpris par la rapidité de l'attaque, avait en partie lâché pied.
Mais quelques ombres au tableau : la disparition la plus cruelle pour tous fut celle du capitaine **MAGNY** (jeune officier de valeur, énergique, brave et sympathique à tous).
Le lieutenant **BREGEON**, commandant la 10e compagnie, fut promu capitaine et décoré de la Légion d'honneur avec la citation suivante :

« Officier qui s'est signalé par sa brillante conduite au feu depuis le début de la campagne. Dans une récente attaque, a entraîné sa compagnie à l'assaut avec un élan remarquable. A atteint d'un seul bond son objectif et a su, grâce à son ascendant et sa belle humeur, encourager ses hommes et les maintenir sur la position conquise malgré un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. » (1 blessure, 6 citations.)

Au 2e bataillon, le sous-lieutenant **GUENEL**, qui avait réussi par des mesures habiles à réduire deux des mitrailleuses ennemies qui entravaient la progression de la première vague, permettant ainsi la reprise du mouvement, fut également décoré de la Légion d'honneur :

« Officier plein d'allant, de bravoure et de sang-froid. Au cours d'une récente attaque, chargé de réduire deux nids de mitrailleuses qui entravaient la progression de la compagnie d'assaut, a réussi par une manœuvre habile à mette plusieurs des servants ennemis hors de combat, permettant ainsi la reprise du mouvement en avant. A fait personnellement, au cours de l'action, plusieurs prisonniers. »

Le commandant **DUPIN** est cité à l'ordre de l'armée pour son attitude durant la journée du 18 avril. Le capitaine **DONNOT**, commandant la 5ecompagnie, reçoit la Légion d'honneur :

« Commandant d'une compagnie d'assaut, a réussi, grâce à son allant et à son courage, et malgré la résistance d'un ennemi opiniâtre, à faire progresser son unité de plus d'un kilomètre sous le feu croisé de nombreuses mitrailleuses. »

ROUVREL, LATAULE, GOURNAY. - A Sénécat, le 77e venait de gagner sa troisième citation à l'ordre de l'armée, une troisième palme allait être accrochée à son glorieux drapeau :

« Sous l'impulsion énergique de son chef, le lieutenant-colonel GAUSSOT, a, le 18 avril 1918, après un violent combat d'infanterie qui a duré de 5 heures du matin à 15 heures, atteint les

objectifs qui lui étaient assignés. Grâce aux belles qualités manœuvrières de ses petites unités et à leur parfaite instruction, a fini par avoir raison de la résistance acharnée de l'ennemi, lui causant de grosses pertes, lui faisant près de 400 prisonniers et s'emparant d'un nombreux matériel. »

Le régiment remonta en ligne peu après et passa dans le secteur de Rouvrel la fin d'avril et presque tout le mois de mai.
Le secteur était assez calme, on l'organise, créant des groupes de combat parmi les champs de blé. Mais à cette époque la grippe commençait à sévir, et la 18ème division fut fort éprouvée. Relevé vers le 25, le 77e passe quelques jours au repos. Celui-ci ne fut pas de longue durée, car il fallut bientôt, par alerte, revenir en réserve de division vers le 1er juin.
Une semaine se passa, dans l'attente d'une attaque ennemie, à faire des travaux de défense.
Dans la nuit du 8 au 9 mai, vers 11h 30, un violent bombardement se déclenche sur le secteur. Les bataillons prirent aussitôt la direction des positions qu'ils avaient organisées autour du village de Lataule ; il fallut marcher avec le masque sur le visage et le garder ainsi jusqu'à 8 heures du matin.
Le bombardement était toujours aussi intense. Au début de l'après-midi, nos premières lignes ayant été enlevées, et le 32e qui gardait la position de soutien à droite ayant dû se replier, le 1er bataillon se trouva tourné, et la 2e compagnie en partie capturée. Cependant le reste du bataillon tint ferme. Le village de Lataule fut momentanément abandonné, mais une brillante contre-attaque de la 1ère compagnie et de la 10e nous le rendit. Au cours de cette opération, les mitrailleuses (surtout la section du sergent **PROUST**) firent d'excellent travail.
Les Allemands revinrent en nombre et reprirent encore une fois le village, capturant une partie de la 1ère compagnie. Dans la soirée il fallut se replier.
Le 10, au matin, on prit position à gauche et en avant de Gournay. Puis on revint un peu en avant sans reprendre le contact. De loin, on pouvait apercevoir l'ennemi qui avançait en essayant de masquer sa marche avec des grenades à fumée opaque. Quelques patrouilleurs boches vinrent jusqu'à nous et furent capturés.

Le soir, le 1er bataillon se reportait un peu en arrière.
Le 11, dans l'après-midi, surgissent derrière nos lignes des tanks, accompagnés de troupes mixtes (particulièrement du 2e tirailleurs). Une partie de la 3e compagnie suit par erreur le mouvement sur une assez grande distance et subit des pertes sérieuses du fait du tir de barrage ennemi.
La journée de l'attaque du village et du château de Lataule valut au 77e sa quatrième citation à l'ordre de l'armée :

« Régiment d'élite qui, le 9 juin 1918, sous le commandement du lieutenant-colonel COHERNE, un mois à peine après avoir été cité à l'ordre de l'armée pour son ardeur à l'attaque, a montré ce dont il était capable dans la défense, a résisté toute une journée à des forces très supérieures, ne cédant du terrain que pour le reprendre aussitôt par une contre-attaque et infligeant à l'ennemi les plus lourdes pertes. »

Pendant les semaines suivantes le régiment tint le secteur jusqu'au 25 juin et envoya de fréquentes reconnaissances vers la ferme Saint-Maur qui se trouvait entre les lignes. Il allait périodiquement au repos dans la région de Ressons-sur-Matz, où le temps fut employé à la reconnaissance d'une troisième position en voie d'organisation, à des exercices d'attaque avec

la coopération des chars d'assaut, et à des alertes avec prise de position immédiate.
Pendant ce temps les Allemands, exploitant leur succès de l'Aisne, avaient réussi à franchir la Marne. Une contre-offensive franco-américaine était en préparation. La 18e division, à peine reconstituée, allait y prendre part.

LA MARNE (1918)

Le régiment fut alerté le 14 juillet.
Le 3e bataillon avait quitté, ce jour-là, Laneuvilleroy, embarquant en camions à Trois-Estots. Après avoir roulé vingt-quatre heures, il descendit dans la Marne, à Margny, et s'installa en cantonnement- bivouac à Verdon.
Le reste du régiment partit le 16 juillet, à 2 heures de l'après-midi.
L'ennemi se trouvait à 7 kilomètres au sud de la Marne. La 18e division devait attaquer aussitôt pour l'arrêter et le rejeter au delà de la rivière. Direction générale. : Dormans. Chevaux et voitures vinrent par étapes. Tous les officiers étaient à pied ; les mitrailleurs portaient à bras matériel et munitions ; la section d'accompagnement traînait ses pièces.
Le régiment avait ordre de se trouver à 6 heures dans le bois de Breuil près de la Grange-Gaucher, où il recevrait des instructions, mais il n'arrive que fort tard. Les chefs de bataillon eurent à peine le temps de reconnaître le terrain, car l'attaque était, fixée à midi.
La 18e division avait deux régiments en ligne : 66e à droite, 77e à gauche. Le dispositif du régiment comportait : deux bataillons d'attaque; le 1er à droite, le 3e à gauche. Celui-ci n'eut pas le temps d'atteindre la ligne de départ qui lui avait été fixée. Sa mission était, en marchant vers le nord, de traverser les lignes du 25e R. I., de descendre les pentes nord de la croupe 240, de franchir un réseau de fil de fer intact, la route Chapelle-Monthodon - Comblizy, puis un ruisseau, enlever plusieurs fermes, remonter les pentes au nord de ce ruisseau, et atteindre des bois dont les lisières sont garnies de mitrailleuses. Le terrain, un glacis, était aussi peu favorable que possible ; ajouter à cela que la préparation d'artillerie fut inefficace. La tâche était rude ; le régiment avait heureusement pris l'habitude des attaques, il démarra, entraîné par ses valeureux officiers.
Le 1er bataillon à droite, en liaison avec le 66e R. I., avance d'un kilomètre, capturant de nombreux prisonniers mais subissant quelques pertes, surtout à la traversée du ravin en avant de la ferme Sainte-Croix ; là tomba le lieutenant **FILLAUDEAU**, de la 2e compagnie. Le bataillon dut s'arrêter devant la lisière du bois et s'organiser pendant la nuit.
Le 3e bataillon partit à l'assaut dans la formation suivante : la 11e compagnie (commandée depuis quelques jours par le jeune capitaine **MENANTEAU**) en première ligne à droite, la 10e à gauche avec le sous-lieutenant **FRICHETEAU**, la 9e en réserve avec le sous-lieutenant **DESAINT**.
Le capitaine **CARLIER** s'est élancé en tête de son bataillon. Immédiatement, les mitrailleuses ennemies déclenchent un feu terrible et meurtrier. La 10e ne tarde pas à être clouée sur place. Son chef est blessé. Les balles arrivent non seulement de l'avant, mais aussi de la gauche, de la croupe de Chézy. Seul, le sergent **LECLERC** réussit à franchir le Vieux Pré et à explorer avec quelques hommes la ferme de la Cressonnière. Sa compagnie a perdu 36 hommes. La 11e, malgré le feu terrible de l'ennemi, grâce à l'élan du capitaine **CARLIER**, du capitaine **MENANTEAU** et du lieutenant **WINTER**, réussit à atteindre le lit du ruisseau, où elle se trouve à peu près à l'abri. Utilisant habilement le terrain, un peloton parvient à s'approcher de la ferme des Pozards qui est occupée par les Allemands. Le lieutenant **POUVREAU** rejoint le capitaine **CARLIER** qui lui dit : « J'ai six balles dans la peau ! » **POUVREAU** veut lui porter secours : « Non, laissez-moi ! dit-il. Prenez la tête du bataillon, entraînez-le ! »

Sur ces entrefaites, le peloton de la 11e compagnie a enlevé la ferme Pozard. Le capitaine **CARLIER**, malgré ses blessures ; le capitaine **MENANTEAU** et l'adjudant **DUPRÉ** se portent en avant pour rechercher de nouveaux cheminements vers le bois. Les balles de mitrailleuses sifflent de front et d'écharpe ; tous les trois sont tués.
La progression est arrêtée de ce côté; le bataillon vient de gagner 600 mètres au prix de lourdes pertes.
Plus à droite l'attaque a mieux réussi. Le 2e bataillon, d'abord en réserve, s'est porté en ligne et a pu avancer sous bois dans la direction de la ferme Clos-Milon.
Les 17, 18, 19 et 20 juillet, l'attaque se poursuit contre un ennemi tenace et résolu ; la lutte dans le bois du Breuil est particulièrement ardente. Finalement, le 2e bataillon s'empare de la ferme Clos- Milon, aidé dans cette action par des tanks, qui ont été demandés la veille par le commandant **DUPIN**. La 5e, sous l'impulsion du lieutenant **BRINDEJONC**, se distingue particulièrement au cours de ces journées. La C.M.2, commandée par le lieutenant **BADEY**, apporte un concours précieux aux compagnies d'infanterie. Ses pièces, bien servies, contribuent journellement à la réduction des nids de résistance occupés par l'ennemi.
Les sous-officiers **HUOT, DUFILS, PEHU** se font remarquer par leur présence d'esprit, leur audace et l'habileté de leurs mouvements.
Le lieutenant **COUTURE**, commandant la 6e compagnie, est blessé le 16 en revenant de visiter sa ligne de combat et au moment où il communiquait ses ordres à ses chefs de section. Malgré la gravité de son état, il conserve assez d'énergie pour passer les consignes à son remplaçant, le sous- lieutenant **DENFERT**.
Le 20 juillet, le bataillon relève aux bois des Plaus une unité correspondante du 37e R.I., et le lendemain va bivouaquer au sud de Comblizy. Le 3e bataillon, dont le capitaine FAULIN a pris le commandement, revient le 18 sur son terrain d'attaque du 16. Il se trouve en seconde ligne derrière le 32e au nord du chemin La Chapelle-Monthodon - Combligny, son centre à la ferme des Piots, 9ème à droite, 11e à gauche.
On prépare une nouvelle attaque avec des chars légers, fortement préparée par notre artillerie qui fait du bon travail. L'assaut est déclenché, le 20 au matin. Il obtient un succès complet. L'ennemi devant cette ruée impétueuse se replie au nord de la Marne. Les régiments en ligne se portent en avant et doivent atteindre la rivière. La division qui est à notre droite, devant être relevée, la 18e reçoit l'ordre d'étendre son front sur la rive gauche.
Le 3e bataillon va prendre les avant-postes, tenus par le 79e R.I. sur les pentes qui dominent Troissy. Le P.C. installé d'abord à l'origine du ravin du même nom, est porté le lendemain à la ferme de la Grange-aux-Bois.
Le 21, on s'étend encore, le 2e bataillon se reportant vers l'arrière. L'ennemi a repassé précipitamment la Marne, abandonnant des armes, des munitions, une quantité d'obus à gaz, des cuisines roulantes ; nous récupérons même les batteries qu'ils avaient enlevées dans leur marche en avant, et du matériel de T.P.S. intact.
Cependant le commandement renonce à passer le fleuve de vive force sur le front de la division. Celle placée à sa gauche a pris pied sur la rive nord, franchissant cet obstacle en barques à la boucle de Passy-surMarne. Il s'agit d'exploiter ce succès.
Un régiment de la 18e division sera mis à la disposition de cette division. Il est placé sous les ordres du lieutenant-colonel **OHERNE**, commandant le 77e, et comprend les 2e et 3e bataillons du 77e, ainsi que le bataillon **ABOUT** du 66e.
Dans la nuit du 22 au 23, le 3e bataillon est relevé aux avant-postes par une partie du 1er qui étend son front et occupe le secteur du régiment.
Les trois unités désignées, allégées de leurs sacs, se portent sous la pluie près de La Chapelle-Monthodon où elles doivent recevoir des ordres.

A 4 heures, on se met en marche sur Courthiézy en utilisant autant que possible des cheminements pour franchir le plateau de la ferme de la Vetarderie, exposé aux vues de l'ennemi. On franchit le fleuve au pont de bateaux jeté à Sauvigny près du pont détruit.
L'ordre de marche est le suivant : 2e bataillon du 77e, 2e du 66e, 3e du 77e. Tous doivent se porter à la lisière sud de la forêt de Ris dont la partie sud-est est occupée par nos troupes. Le passage s'effectue aux vues de l'ennemi qui, heureusement, ne tire sur le pont que pendant le défilé de la tête du régiment. Cela grâce au temps qui est sombre. Le 3e franchit la Marne vers midi et vient se coller sur les pentes sud de la croupe vers les carrières.
Les troupes de première ligne n'ont pu progresser, le régiment reste donc inutilisé, exposé aux coups de l'artillerie ennemie.
A la suite du rapport fait par le colonel, l'ordre est donné dans la nuit de repasser sur la rive sud. Chacun croit à une relève ou à l'ajournement de l'attaque.
Le 3e bataillon atteint la ferme des Loges le 24, à 8 heures. Il est alerté vers 4 heures de l'après-midi. Le colonel doit faire repasser le régiment immédiatement sur la rive nord afin d'exécuter le 25 une attaque dans des conditions nouvelles. Partant de la lisière est du bois de Ris, il se dirigera vers le nord-est afin d'élargir vers l'est la tête de pont et permettre à la 18e D.I. de passer la Marne à Dormans.
Le choix de la base de départ est modifié à la dernière heure.
Le 3e bataillon qui marche en queue reçoit directement de l'état-major de la division l'ordre de s'arrêter dans les vergers à l'ouest de Courthiézy et d'attendre la nuit pour franchir la Marne. Il repart à 21 heures, traverse Courcelles et se place au nord de Tréloup entre le 66e à droite et le 2e bataillon à gauche.
Le 25, à 5 heures, nouvelles dispositions : la 9e compagnie marchera en réserve derrière le 2 du 66e , la 10e compagnie en réserve derrière le 2e du 77e, la 11e reste sur place.

L'ATTAQUE DU 25 JUILLET. - Le 2e bataillon du 66e a pour premier objectif Chassins. La 9e compagnie du 77e doit marcher derrière la 7e qui, partant du cimetière de Tréloup, doit enlever aussi Chassins pris et reperdu par le 32e.
L'heure H est fixée à 8h 30.
La 7e oblique à gauche et passe au nord du village. La 9e , qui se trouve à 300 mètres en arrière, oblique à droite et arrive à sa hauteur. Elle a deux sections en première ligne, deux en soutien. La progression se fait par bonds sous le feu de l'artillerie d'abord, et à 400 mètres du village sous celui des mitrailleuses. Le peloton de gauche pénètre dans la localité par la route de Tréloup - Vincelles. Celui de droite enveloppe Chassins par le sud, très efficacement soutenu par les feux de la S.M. du sous-lieutenant **RIMBERT**. Mais il faut conquérir à la grenade les maisons une par une. Dans le combat des rues, le sergent **PICHOT-DESTAUGES** se fait remarquer par son entrain et son habileté manœuvrière. Il enlève deux mitrailleuses et fait des prisonniers. Six autres pièces tombent entre nos mains.
En fin de progression, la 9e s'établit face au nord-est à 200 mètres du village où elle est bombardée par obus à gaz. La prise de Chassins valut au lieutenant **DESAINT** la croix de la Légion d'honneur et à sa compagnie la citation suivante à l'ordre de la division :

« Les 25 et 26 juillet 1918, mise à la disposition du commandant ABOUT du 66e, s'est élancée avec une belle ardeur offensive, malgré les fatigues de huit jours de bataille, à l'assaut des hauteurs de la rive nord de la Marne ; d'un premier bond, elle a abordé et conquis le village de Chassins. Continuant la progression malgré la violence du feu ennemi, elle a enlevé la corne sud du bois couronnant la hauteur, puis débordant ce bois, elle a forcé l'ennemi à l'évacuer. »

A gauche, la 10e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant **BAICHÉRE**, prend une part active au combat mené par le 2e bataillon.
Par son entrain, elle contribue à l'enlèvement du bois triangulaire, solidement défendu. Celui-ci a été insuffisamment battu par l'artillerie. Aussi pour permettre la progression de l'infanterie, l'intervention des mitrailleuses est nécessaire ; le soir, on rendit hommage à leur bonne besogne. « Bravo ! les mitrailleurs ! C'est à vous que nous devons cette avance ; vous avez fait plus de travail que nos canons.» Le sous-lieutenant **BAICHERE** est grièvement blessé à la main. Il est remplacé par le lieutenant **LAILLER**, revenu au front sur sa demande et qui prend le commandement de la compagnie. Le soir même et le lendemain, celle-ci est largement mise à contribution par le commandant DUPIN pour des patrouilles et des coups de main.
Elle fut du reste comprise dans la citation à l'ordre de la division, accordée au 2e bataillon :

« Le 2e bataillon du 77e R.I. et la 10e compagnie, les 25 et 26 juillet 1918, sous la vigoureuse impulsion du commandant DUPIN, se sont élancés avec une belle ardeur offensive, malgré les fatigues de huit jours de bataille, à l'assaut des hauteurs de la rive sud de la Marne.
« D'un premier bond, ils ont .enlevé un bois situé à mi-pente, ont ensuite progressé malgré un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses, puis ont enfin réussi à pénétrer de haute lutte dans le bois couronnant la hauteur.
« Ont fait prisonniers 22 hommes et 3 sous-officiers. »

JOURNÉE DU 26 JUILLET. - Dans la journée du 26 la pression continue à s'exercer sur le Boche qui tient encore la pointe de la forêt de Ris au nord de la cote 216. Dans la soirée, la 9ecompagnie vient combler un vide en première ligne entre la gauche du 2e bataillon du 66e et la 5e compagnie du 77e vers la cote 216.
La 11e compagnie se rapproche du centre du régiment.
Cette période de lutte ardente a été extrêmement pénible en raison de combats livrés presque journellement, des marches et contre-marches, de la chaleur, de la difficulté du ravitaillement, les cuisines devant être maintenues très au sud de la Marne. Les mitrailleurs portent à bras leur matériel et leurs munitions depuis onze jours. Ils ont fait preuve d'une endurance remarquable et d'un entrain qui, en maintes circonstances, ont permis la progression de l'infanterie. Leur belle attitude est récompensée par la citation suivante à l'ordre de la D.I. :

« La 3e compagnie de mitrailleuses, sous les ordres du lieutenant POUVREAU, a montré à nouveau les vieilles qualités manœuvrières et combatives dont elle a toujours fait preuve. Le 25 juillet 1918, au cours des attaques des hauteurs de la rive nord de la Marne, a grandement contribué à la chute d'un village et d'un bois énergiquement défendus, en employant partout son feu avec sang-froid et justesse, et en combattant efficacement les mitrailleuses ennemies. »

Le résultat cherché par l'attaque du 25 est atteint. L'ennemi a abandonné la rive de la Marne.
La 18e D.I. peut franchir la rivière près de Dormans et continuer sa progression vers le nord. Le commandement du colonel **OHERNE** est supprimé ; le 1er bataillon est donc remis à sa disposition. Dans la nuit du 26 au 27, les régiments exécutent les mouvements nécessaires pour la reprise de la marche en avant. Le 66e est à droite, le 77e à gauche avec deux bataillons en ligne : le 3e et le 2e. Ce dernier doit se relier avec des chasseurs le long de la lisière de la forêt de Ris. Le but est d'accélérer la retraite de l'ennemi qui cède sous nos efforts.

JOURNÉE DU 27 JUILLET. - Deux escadrons de cavalerie sont mis à la disposition de la division, l'escadron divisionnaire doit éclairer la marche du 66e et un du 7e chasseurs à cheval celle du 77e. Ils sont employés avec ménagement, car l'ennemi a trop de mitrailleuses, bien camouflées, pour exposer nos cavaliers à des pertes inutiles. L'artillerie de campagne a passé la Marne et gravit les pentes. L'ennemi battant en retraite a eu soin de couper les routes, de faire sauter les ponts. Les échelons ne peuvent suivre la progression de l'infanterie.
Le 27, au petit jour, on reprend la marche en avant.
Le régiment marche dans la direction du nord-nord-est et passe entre les étangs : 1 kilomètre sud de la Chapelle-Herboy, en formation d'approche.
Le soir, le 3e bataillon atteint le ruisseau de Champvoisy ; les pentes nord sont solidement tenues par l'ennemi et se trouvant légèrement en flèche, il se reporte à la nuit un peu vers le sud, remontant sur les pentes sud du ruisseau.
La 10e compagnie s'installe sur la croupe nord de la ferme Bonnu, la 11e sur celle nord-est de la Chapelle-Herboy, la 9e en soutien, le P.C. du bataillon sur l'allée centrale du bois de Gèvres. Le 28 juillet, on franchit le ruisseau à Champvoisy. Une artillerie étrangère à la division doit faciliter la progression, mais en réalité, la pénurie de munitions et le manque de renseignements précis sur l'emplacement des mitrailleuses ennemies, soigneusement camouflées, rendent son action absolument illusoire.
Le bataillon enlève les boqueteaux au nord de la ferme la Fosse, mais ne peut pénétrer dans le bois situé plus en avant. Trois tentatives sont faites en vain. Le caporal **BREGEAT**, de la C.M.3, se distingue par la précision du tir de sa pièce, qui a contribué à enrayer une contre-attaque de l'ennemi auquel il inflige des pertes sensibles.
La 10e, prise sous un barrage très précis, perd 26 hommes en allant vers la ferme de la Colleterie assurer la liaison avec le 66e.
Le 1er bataillon dépasse le 3e et la 3e compagnie se distingue sous le commandement du capitaine **DUCAU**, réussissant à atteindre le bois où se trouve l'ennemi.
Le 29, dans la soirée, le régiment est relevé par le 32e et se rend en réserve dans la partie sud du bois de Gèvres.
Le 31 juillet, à 18 heures, une rafale subite et violente s'abat près de cette lisière et tombe sur le 3e bataillon faisant 8 victimes dont 3 officiers : le sous-lieutenant **BAUDET** est tué sur le coup, le capitaine **BREGEON**, rentré la veille de permission, est grièvement blessé et meurt trois jours après ; le médecin aide-major **CRAUSTE** succombe à ses blessures à l'hôpital. Il est cité dans les termes suivants :

« Médecin aide-major dans un régiment d'infanterie ; s'y est fait apprécier de tous par sa haute compréhension du devoir. S'est distingué en toutes circonstances par son dévouement, se dépensant sans cesse durant deux années et plus particulièrement au cours des événements de juillet 1918, prodiguant ses soins en première ligne sans souci du danger. »

Le Dr **CRAUSTE** était secondé par un personnel d'élite. Le brancardier **BEAUMONT** et son caporal **LE BRAS** ont fait preuve au cours de tous les combats de la plus complète abnégation et d'un mépris absolu du danger en recherchant et relevant des blessés en dépit des bombardements les plus violents.
Le 1er août, au soir, le 77e va relever le 66e, droite de la division, avec deux bataillons en ligne : 2e à droite, 1er à gauche, afin de reprendre immédiatement l'offensive. Le 3e bataillon se porte en réserve au nord-est du château de Neuville. Dans la nuit, l'ennemi rompt le contact ; aussi, le lendemain, éclairé par la cavalerie, le régiment progresse de 7 kilomètres, puis les Boches se raccrochent à nous à hauteur du bois Dormont.

Finalement, le 3 août, la 18e D.I. est relevée par les Américains. Au cours de cette période, grâce à cette contre-offensive opiniâtre, elle a obligé l'ennemi à repasser la Marne et l'a refoulé sur une profondeur de 20 kilomètres.
Durant tous ces combats, le commandant **DUPIN**, chef du 2e bataillon, n'a cessé de donner l'exemple. Toujours sur la brèche, plus souvent en première ligne qu'à son P.C., il stimule et encourage ses hommes. Il est cité à l'ordre à l'issue de ces glorieuses journées.
Le lieutenant **BOUTON**, ancien officier du 277e, se distingue au régiment d'active comme il l'avait fait dans celui de réserve ; il est décoré de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Officier dont la bravoure a toujours fait l'admiration des plus braves. Le 25 janvier 1918, sous le feu très violent de l'ennemi, a entraîné la compagnie à l'assaut des hauteurs au nord de C... avec une intrépidité et un sang-froid hors de pair.
Le 27 juillet, alors qu'il conduisait, avec sa vaillance coutumière, sa compagnie à l'attaque d'une lisière de bois garnie de mitrailleuses, a été très grièvement blessé (4 blessures, 4 citations). »

Le 2e bataillon est cité à l'ordre dans les termes que nous avons lus plus haut.
La 5e compagnie est également citée comme suit :

« Lors de la contre-attaque du 16 juillet 1918, placée en deuxième ligne, a réussi, un vide s'étant produit entre les deux bataillons de première ligne, à le combler, malgré les feux croisés très nourris de mitrailleuses ennemies. A ensuite, du 17 au 19 juillet, réussi, grâce à son mordant et à sa ténacité, à progresser de plusieurs centaines de mètres, dans une région particulièrement boisée et difficile, refoulant l'ennemi peu à peu, pied à pied, et brisant ses tentatives de réaction. »
Enfin, la 7e compagnie trouvait également la récompense de sa belle conduite, dans les mêmes termes que la 5e compagnie.

Epuisé par cette dure période de combat mais heureux du résultat obtenu, sentant que la débâcle de l'armée allemande commence, chacun traverse avec émotion le terrain de la lutte jalonné des débris de la bataille. Ce ne sont que villages détruits et saccagés, montrant le vandalisme des Allemands qui ont emporté jusqu'à la dernière chaise, brisé les vitres, arraché les parquets, dans leur rage d'être obligés de fuir; ce ne sont que des dépôts d'obus asphyxiants, soigneusement rangés dans des caisses en osier, que cadavres de chevaux tués par les Allemands eux-mêmes quand ils ont repassé précipitamment la Marne, arbres fruitiers sciés, blés pas encore mûrs fauchés. Spectacle bien fait pour exaspérer notre haine du Boche.

VERDUN

(18 août - 20 octobre)

Quelques jours de repos sont passés au sud de Château-Thierry et dans la Meuse, plus tard, aux environs d'Erize-la-Grande sur la route Bar-le-Duc - Verdun. On reconstitue les unités et l'on fait un peu d'instruction. Mais les événements se précipitent : l'ennemi, traqué comme une bête fauve, est obligé de lâcher petit à petit sa proie. Saint-Mihiel est enlevé par les Américains. L'offensive doit s'étendre jusqu'à la région de Verdun.

La division monte en secteur sur la rive droite de la Meuse.
Le 18 août, le 3e bataillon emmené en camions débarque à Glorieux et va passer au ravin des Vignes la nuit et la journée du 19, consacrée aux reconnaissances de secteur. Dans la nuit du 19 au 20, Il relève le 3e R.I. vers le ravin de Neuville dans le centre de résistance de Bagatelle.
En première ligne, à droite, la 10e compagnie tient le P.A. Prophète ; à gauche, la 9e , le P.A. Mevaux et occupe les pentes ouest du ravin de Vacherauville. La 11ème est en réserve à Bagatelle. Le 32e R.I. et le 1er bataillon encadrent la 3e.
Les tranchées sont bouleversées, mais il existe de bons abris. Secteur relativement calme, à 1.500 mètres des Boches environ.
Dans chaque bataillon, on crée une section franche destinée à l'exécution de patrouilles et de coups de main. Les mitrailleuses font du tir indirect : encagement et harcèlement.
Cependant une attaque est décidée pour porter nos lignes de la rive droite à hauteur des positions que les Américains ont occupés sur la rive gauche. Elle doit être menée par la 26e D.I. à droite, et la 18e, à gauche, renforcée par trois bataillons de tirailleurs sénégalais.
Le 77e attaquera disposé en profondeur En première ligne, le 2e bataillon a pour objectif la lisière nord du bois d'Haumont,. En soutien, le 67e bataillon sénégalais exécutera un passage de lignes pour atteindre la lisière nord du bois d'Haumont. Enfin, en réserve, le 3e bataillon, exécutant une manœuvre semblable, a pour objectif la croupe du bois de Crépion.
Dans la nuit du 7 au 8, chacun vint prendre son emplacement de combat.

ATTAQUE DU 8 OCTOBRE. - L'heure H est fixée à 5 heures. Il n'y a pas de préparation d'artillerie. Le moment est venu : tout le monde s'élance, traverse les fils de fer, et s'empare des premières lignes malgré le tir des mitrailleuses. Au 2e bataillon, le capitaine PINON qui commande la C.M.2. est blessé au début de l'action. On dépasse les Sénégalais avant de parvenir sur le premier objectif. Le nettoyage des premières tranchées boches s'opère rapidement et l'on fait des prisonniers. La première vague continue son avance, utilisant tous les mouvements du terrain pour échapper au tir des mitrailleuses ennemies, venant du bois des Caures et du bois d'Haumont. Les lisières de ce dernier bois sont rapidement atteintes, mais le 2e bataillon est obligé de s'arrêter, le tir de mousqueterie atteignant une violence extrême. Les trois compagnies restent sur place jusqu'à 14 heures. Le sous-lieutenant **BATISTINI** (6e) est blessé puis tué vingt minutes après. Le sous-lieutenant **MURGATROY**, commandant la 7e, réussit à entrer dans le bois et, prenant de flanc les défenseurs ennemis, provoque la capitulation des occupants.
Tout le bataillon s'engage dans le bois et gagne rapidement les lisières nord tout en faisant de nombreux prisonniers et en capturant un matériel important. Cela a permis au 3e bataillon d'y entrer à son tour par le saillant sud, non sans subir des pertes, car il est pris de flanc par les mitrailleuses ennemies. Le sous-lieutenant **GRIFFAUT**, de la 10ecompagnie, est tué.
En fin de journée, le 2e a atteint la lisière nord-est du bois ; le 3e, traversant les Sénégalais, serre sur lui et vers 18 heures se trouve au sud-est de l'étoile d'Haumont.

JOURNÉE DU 9 OCTOBRE. - Le 9, au matin, le tir des mitrailleuses allemandes fait prévoir une contre-attaque. Elle se déclenche en effet vers 7 heures, favorisée par un épais brouillard.
Devant l'effet de surprise et la supériorité de l'ennemi, le 2e bataillon doit céder du terrain, mais la défense est acharnée. Les Allemands ont profité d'un vide existant à la gauche de la 7e compagnie et se sont infiltrés dans le bois. La situation est critique. Le sous-lieutenant **MURGATROYD** est tué, sa compagnie se replie pour ne pas être prise par derrière. La 6e pivote sur sa droite et assure la liaison à gauche. La 5e ne bouge pas.
Le commandant **DUPIN**, averti de la situation, arrive sur les lieux. Il donne ses ordres, mais est blessé au ventre. Il est remplacé par le lieutenant **BRINDEJONC**. Voyant le danger, le sous-

lieutenant **LORRAIN (Maurice),** adjoint au chef de bataillon, téléphone au bataillon de réserve, l'avertit du danger et lui demande de contre-attaquer. La 11e exécute ce mouvement, repousse l'ennemi et rétablit enfin la situation. Si l'attaque boche a été violente, la défense des nôtres a été opiniâtre. Le sergent **ARIAUX** reçoit la médaille militaire en récompense de sa bravoure :

« Sous-officier du plus bel exemple, dont toute la carrière en campagne est faite de calme et de haute bravoure. Le 9 octobre 1918, au cours d'une contre-attaque à travers bois, après être tombé sur un nid de mitrailleuses qui l'a obligé à s'arrêter a pris lui-même en main un fusil-mitrailleur et, tirant de violentes rafales sur l'adversaire, l'a contraint à s'enfuir, abandonnant trois mitrailleuses. »

Cependant la lisière du bois ne peut être atteinte ; à 7 heures du soir, dans l'obscurité, à la suite des renseignements fournis par le sous-lieutenant **LAILLER** qui a patrouillé, une nouvelle tentative est faite L'ennemi recule mais arrête l'assaillant à 5 mètres de lui grâce à ses mitrailleuses et à ses grenades lancées de trous d'obus organisés.
Les compagnies reprennent leurs emplacements de départ. La nuit du 9 au 10 octobre se passe au milieu de tirailleries continuelles sans tentative nouvelle de la part des deux adversaires.
Le 1er bataillon monte en ligne à la gauche du 3e en vue d'une nouvelle attaque.

JOURNÉE DU 10.- La ligne est ainsi constituée : à droite, les 9e et 11e compagnies ayant en soutien la 1ère ; à gauche, le 1er bataillon avec deux compagnies en ligne; la 10e et la S.M. **GIRAUD** en soutien.
Le plan primitif est légèrement modifié :
Le 1er bataillon doit marcher sur la corne est du bois d'Ormont, le 3e maintenir la liaison avec lui en pivotant sur sa droite. L'attaque est fixée à 10h 30, mais la préparation d'artillerie ne donne aucun résultat et les compagnies perdent du monde sans pouvoir déboucher du bois ; au cours de cette tentative, le lieutenant **JURY** est tué.
A gauche, le 1er bataillon a presque atteint son premier objectif mais un large trou s'est produit entre lui et les Sénégalais qui se trouvent à sa gauche. Le sous-lieutenant **RIMBERT**, qui vient de prendre le commandement de la 10e compagnie, envoie la section du sergent **MARTIN** vers la gauche pour protéger le flanc du bataillon et assurer la liaison avec celui de gauche. Cette section rejoint la S.M. de l'adjudant-chef **GIRAUD** qui a obliqué dans la même direction, le mouvement se fait homme par homme sous un feu nourri de mitrailleuses.
Cependant l'ennemi est tenace et exécute à nouveau une vigoureuse contre-attaque; les compagnies de première ligne se replient et s'écoulant sur les flancs de la compagnie de soutien, vont se reformer en arrière à 200 mètres d'elle. A son tour la 10e bat en retraite en ligne droite vers le sud, elle franchit la crête à 600 mètres nord de l'étoile du bois d'Haumont, balayée par les mitrailleuses. Le sous-lieutenant **RIMBERT** est atteint de cinq balles. L'adjudant **GILLOT** continue le mouvement de repli avec ce qui lui reste d'hommes et regagne la lisière du bois, reprenant sa place par rapport aux autres compagnies.
L'adjudant-chef **GIRAUD** reste sur la position atteinte et fait face à l'assaillant avec son groupe (section de mitrailleuses et section de la 10e). Il protège le flanc droit du bataillon sénégalais qui a pris pied dans le bois d'Ormont. Pendant douze heures, luttant tantôt à la grenade, tantôt au mousqueton, grâce à l'emploi judicieux de ses pièces, il a brisé les attaques de l'ennemi. Enfin, presque encerclé il réussit à se dégager, ramenant tout son matériel. Pour sa brillante conduite, il reçoit la médaille militaire.

Dans la nuit le corps du sous-lieutenant **RIMBERT** est rapporté dans nos lignes. On trouve sur lui un papier couvert de sang, sur lequel il a eu la force d'écrire : « Je meurs pour le pays, je demande pardon à Dieu ! je vous aime bien tous ! »
Le 11, plusieurs tentatives sont faites pour se porter en avant. Tout mouvement est rendu impossible par la violence du feu des mitrailleuses ennemies que l'on ne peut situer exactement dans un terrain accidenté et couvert de broussailles.
Le 12, le peloton de soutien de la 9^{e}compagnie, commandé par l'adjudant **BLONDET**, reçoit l'ordre d'aller à l'est du bois d'Haumont réduire un nid de mitrailleuses qui gênait la progression d'éléments de la 26^{e} D. I. parvenue, disait-on, au ravin des Heirs.
En réalité, ses éléments les plus avancés étaient arrêtés devant les réseaux de la cote 326.
Il réussit à progresser légèrement grâce au tir de ses F.M. et de ses V.B., mais ne peut arriver jusqu'aux pièces elles-mêmes. Ayant rendu compte de sa situation, il reçoit l'ordre de rentrer.
Cette reconnaissance offensive rapporte des renseignements intéressants sur la situation de la division voisine.
Le 13 et le 14 passent sans nouvelle attaque importante de notre part. En revanche, fusiliers et mitrailleurs interdisent à l'adversaire l'accès de la position.
Le 15 octobre enfin, les Américains relèvent le 77^{e}.
Au cours de cette période très pénible, malgré ses efforts, le régiment n'a obtenu qu'un demi-succès, en raison des difficultés du terrain accidenté, très favorable à la défense, du nombre de mitrailleuses ennemies habilement dissimulées dans des trous organisés, de l'insuffisance des préparations d'artillerie, et de la difficulté des liaisons. Il a subi des pertes sévères tant en hommes qu'en officiers.
Le régiment va se reformer au bivouac au nord de Lempire pour cantonner à Heippes et Mondrecourt.
A la suite de cette période, le 2^{e}bataillon obtint la citation suivante :

« Le 8 octobre 1918, alors que l'attaque était arrêtée sur toute la ligne devant les nombreuses mitrailleuses ennemies dont était garni le bois, a réussi, sous la vigoureuse impulsion du chef de bataillon DUPIN, à prendre pied en un point de la lisière, puis, élargissant rapidement ce succès, a assuré ainsi la prise du bois qui était un des principaux objectifs de la journée.
A victorieusement résisté le lendemain à une forte contre-attaque capturant au total 150 prisonniers, 4 mitrailleuses au cours de ces deux journées de combat. »

Le commandant **DUPIN** est promu plus tard officier de la Légion d'honneur avec le motif suivant :

« Excellent chef de bataillon, qui donne sans cesse à sa troupe l'exemple d'une bravoure et d'un entrain remarquables.
Le 8 octobre 1918 a brillamment réussi par l'impulsion énergique qu'il a communiquée à sa troupe à conquérir une importante position.
Contre-attaqué, a su rapidement prendre de judicieuses dispositions qui ont arrêté l'ennemi. Grièvement blessé en se portant en avant pour se rendre compte de la situation, ne s'est laissé évacuer qu'après avoir transmis tous les renseignements utiles à son chef de corps. » (4 citations.)

Le lieutenant **RAIMBEAU**, le seul officier du régiment qui ait pris part à toutes les actions du

77e (au début de la campagne sous-officier), est décoré de la Légion d'honneur :

« Officier très brave qui s'est maintes fois distingué depuis le début de la campagne. Le 8 octobre 1918, commandant une compagnie d'assaut, a brillamment enlevé ses hommes malgré un feu de mitrailleuses très nourri. Contre-attaqué, le lendemain matin, sur la position conquise et engagé dans un dur combat à courte distance, a réussi à briser les assauts répétés de l'ennemi, grâce à son énergie et à son sang-froid. » (1 blessure, 6 citations.)

La division se rend par étapes dans la direction de Nancy par Pierrefitte, Lérouville, Commercy, Toul , la vallée de la Moselle et atteint les environs du camp de Saffais.
Le régiment va cantonner à Haussonville.
La période dite du camp de Saffais est employée à reconstituer le régiment et à reprendre l'instruction en vue d'une formidable offensive que tout le monde sent devoir être 1a dernière. Elle doit comprendre des forces importantes qui nous permettront d'entrer en Lorraine sans coup férir.
C'est dans cet espoir qu'on se remet à l'instruction.

L'ARMISTICE

(11 novembre 1918.)

Le 10 novembre, le 77e est alerté. Dans une marche de nuit, il se porte vers le nord dans la direction de Nancy. Le régiment occupe quatre cantonnements différents.
Soudain, on apprend la demande d'armistice faite par les Allemands. C'est un coup de théâtre auquel on a peine à croire malgré nos retentissants succès dans le nord de la France.
Tout le monde était prêt à aller à l'assaut, quand parvient la nouvelle que les Alliés accordent à leur ennemi vaincu l'armistice imploré.
Tandis que tout le pays manifeste sa joie avec exubérance, l'annonce de la grande nouvelle est accueillie avec un plaisir évident, mais sans manifestations bruyantes, de la part de nos soldats, certains d'une prochaine victoire.
Ils se préparent à entrer triomphalement en Lorraine, dédommagés de quatre années de fatigues, de souffrance, de dangers, de privations, par l'accueil enthousiaste qu'ils y recevront.
Le 17, c'est l'entrée solennelle sur la terre promise, Morhange, où la réception est extrêmement chaleureuse.
Ensuite, la division pénètre en Allemagne, occupe successivement Sarrebrück, Neunkirchen. On gagne enfin le Rhin.
L'annonce de l'acceptation par les Allemands du traité de paix parvient, le 23 juin, à 19h 40, au régiment massé dans les bois au nord de Bettendorf prêt à entrer dans la zone neutre si l'ennemi n'acceptait pas le traité.

Soldats du 77e, quel riche héritage de dévouement, de sacrifice, de bravoure éclatante, de gloire sans tache, vous laissez à la postérité. Le souvenir des braves qui sont tombés sous les plis de votre glorieux drapeau, en défendant la France, sera toujours pieusement conservé dans le cœur de leurs camarades et de leurs successeurs au régiment dont l'unique ambition sera d'être comme eux, dans la paix comme dans la bataille, de bons serviteurs de la France.

CITATIONS OBTENUES PAR LE 77e REGIMENT D'INFANTERIE

———————

Citation à l'ordre de la VI^{ème} armée n° 204bis.

Le 9 septembre 1914, envoyé à un moment critique pour reprendre le château et le village de Mondement, les a enlevés à l'ennemi par un assaut brillamment mené dont le résultat heureux a eu une influence des plus importantes sur le succès de la journée.
Le 20 août 1915.

Général DUBOIS.

Citation à l'ordre de la X^{ème} armée n° 294.

Sous les ordres du lieutenant-colonel MAILLARD, a pris part, le 22 mai 1917, à l'attaque des courtines et du bastion de Chevreuse ; a, par sa vigoureuse offensive, le 21 mai, achevé la conquête des trois lignes de tranchées de la courtine centrale de cette position.
Attaqué le 19 juillet sur le plateau de Californie par des troupes d'élite, a maintenu ses positions après un combat corps à corps, sauf en un point où des lance-flammes avaient fait céder la garnison ; a su, au moyen de deux contre-attaques immédiates arrêter en ce point la marche de l'ennemi, en lui prenant 3 mitrailleuses.
Attaqué, une seconde fois, le 22 juillet, par un régiment nouvellement arrivé, n'a cédé qu'après une lutte corps à corps et par des contre-attaques particulièrement meurtrières a limité l'avance de l'ennemi.
A pu le 23 juillet, par une reconnaissance offensive, reprendre pied dans l'extrémité est de sa première ligne et y constater les pertes énormes qu'avait subies l'ennemi.
Le 17 août 1915

Général DUCHÊNE.

Citation à l'ordre de la I^{ère} armée n° 36.

Sous l'impulsion énergique de son chef, le lieutenant-colonel GAUSSOT, a, le 18 avril 1918, après un violent combat d'infanterie qui a duré de 5 heures du matin à 15 heures, atteint les objectifs qui lui étaient assignés.
Grâce aux belles qualités manœuvrières et à la parfaite instruction de ses petites unités, a fini par avoir raison de la résistance acharnée de l'ennemi, lui causant de grosses pertes, lui faisant près de 400 prisonniers et s'emparant d'un nombreux matériel.
Le 31 mai 1918.

Général DEBENEY.

Citation à l'ordre de la III^{ème} armée n° (Lettre du G.Q.G. n° 922, du 3 juillet 1918).

Régiment d'élite qui, le 9 juin 1918, sous le commandement du lieutenant-colonel OHERNE, un mois après avoir été cité à l'armée pour son ardeur à l'attaque, a montré ce dont il était capable

dans la défense. A résisté toute une journée à des forces très supérieures, ne cédant du terrain que pour le reprendre aussitôt par une contre-attaque et infligeant à l'ennemi les plus lourdes pertes.
Le 6 août 1918.

Général PÉTAIN.

Citation à l'ordre du 9ème C.A. du 16 novembre 1914.

Le 77e R.I. pour sa belle offensive sur Zonnebeke et Broodseinde et l'opiniâtreté avec laquelle il a maintenu, sous un bombardement des plus violents, les positions conquises, en refoulant de très fortes attaques ennemies.
Le 16 novembre 1914.

Général DUBOIS.

Citation à l'ordre de la 18ème D.I. n° 169.

Le 77e R.I. a demandé à être maintenu vingt-quatre heures de plus dans les tranchées pour coopérer avec le 32e R.I., au rétablissement intégral du front de la 18e D.I. Le 77e R.I. donne là un nouvel exemple de courage et de confraternité d'armes. Le général commandant la 18e D.I. est heureux de l'en féliciter.
...La tranchée a été reprise à 17 heures et la coopération du 77e R.I. y a contribué pour beaucoup.
Le général commandant la 18e D.I. félicite à nouveau le régiment pour ce succès.
Le 20 février 1915.

Général LEFÈVRE.

Ancestrami

TABLE DES MATIERES

———

La mobilisation. – Le Grand Couronne. – La Belgique	5
La Marne (5 septembre-13 septembre 1914). – Mondement	9
La poursuite. – L'arret	13
La bataille des Flandres	14
L'affaire du 2 mai 1915	15
Attaques des 16 juin et 25 septembre	17
1916	19
Verdun (13 avril-11 mai 1916)	21
Secteur de Champagne	23
La Somme	24
Fin d'hiver dans les camps de Champagne	28
L'offensive d'avril 1917	29
Chevreux (mai 1917)	31
Période de repos. – Le camp de Coulonges -27 mai-4 juillet 1917)	36
La délégation du 14 juillet	37
Craonne (5-26 juillet 1917)	37
Attaque du bois Sénécat (18 avril 1918)	46
La Marne (1918)	56
Verdun (18 août-20 octobre)	66
L'armistice (11 novembre 1918)	72
Citations obtenues par le 77e régiment d'infanterie	75

Ancestramil